

Darwinisme et démocratie :
Les aspects évolutionnistes du *Lippmann-Dewey debate*¹
(B. Stiegler, Université Bordeaux Montaigne)

Walter Lippmann est l'un des interlocuteurs principaux du livre de Dewey sur la démocratie, *The Public and Its Problems*. En Amérique, leur désaccord est désormais connu comme le « *Lippmann-Dewey debate* », célèbre débat sur la démocratie auquel se sont livrées ces deux figures tutélaires de la pensée politique américaine à la fin des années 1920 et qu'on a vu ressurgir à la fin du 20^{ème} siècle. Mais si l'œuvre de Dewey, qui bénéficie du retour en grâce du pragmatisme, commence à intéresser les lecteurs français, les thèses de Lippmann restent encore très mal connues en France, ce qui complique la lecture du livre de Dewey sur la démocratie. Aussi cette contribution propose-t-elle d'abord de relire *The Public and Its Problems* à la lumière d'une meilleure connaissance de l'intertexte lippmannien.

Journaliste et théoricien politique, Walter Lippmann n'a pas cessé de peser sur les débats publics en Amérique et il a également joué un rôle historique important pendant tous les grands événements qui ont scandé l'histoire américaine du 20^{ème} siècle, de la Première Guerre mondiale jusqu'à la guerre du Viêt Nam². Dans ses cours de la fin des années 1970 au Collège de France, Michel Foucault a en outre rappelé son rôle central dans la naissance du néolibéralisme, dont le coup d'envoi fut le fameux « Colloque Lippmann » de Paris en 1938, centré autour du livre de Lippmann paru en an plus tôt sous le titre *The Good Society*³. Or, Lippmann n'a pas seulement été l'inspirateur de ce « nouveau libéralisme ». Une décennie plus tôt, il a aussi tenté de réfléchir à une nouvelle forme de démocratie, fondée sur le rejet de la démocratie libérale classique. Toute la question qui m'occupe aujourd'hui est de savoir si cette néo-démocratie, qu'il a théorisée dans les années 1920, entretient ou non des liens organiques avec le néo-libéralisme qu'il inspirera dans les années 1930. Je ne traiterai pas ici de cette question cruciale. Mais je signale en passant que, si tel était le cas, cela donnerait une

¹ Je remercie très chaleureusement Jean Terrel (Université Bordeaux Montaigne) et Claude Gautier (Ecole Normale Supérieure de Lyon) pour leur précieuse relecture du manuscrit.

² Pour mesurer le poids historique de Lippmann, on peut se reporter à l'excellente biographie de Ronald Steel, *Walter Lippmann and the American Century*, New Brunswick, London, Transaction Publishers, 2008.

³ Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Paris, Gallimard, Seuil, 2004, p.138. Le livre de Lippmann a été traduit en français sous le titre *La Cité libre*, Librairie de Médicis, 1938 et a été réédité dans la même traduction aux Belles Lettres en 2011.

place nouvelle et inattendue à la pensée politique de John Dewey. Car ce dernier a à la fois repris et contesté le diagnostic de Lippmann sur la démocratie. L'influence de Lippmann sur Dewey est si profonde qu'on peut affirmer sans risque que *The Public and Its Problems* (1927) constitue une longue réponse aux deux grands livres de Lippmann sur la démocratie : *Public Opinion* (1922) et *The Phantom Public* (1925)⁴. Dans ces conditions, et si le lien entre la néo-démocratie lippmannienne et son néo-libéralisme était bien avéré, la théorie deweyenne de la démocratie et sa puissante critique des thèses de Lippmann, pourrait constituer un point d'appui solide pour les réflexions critiques actuelles sur le néo-libéralisme.

On va voir que les deux livres de Lippmann que je viens de citer commencent par dresser le diagnostic d'une crise profonde de la démocratie. C'est d'abord à ce diagnostic auquel Dewey souscrit sans réserve, dès sa recension du *Phantom Public* dans *The New Republic* en 1925. Loin d'être un anti-démocrate dangereux, Lippmann tente d'après Dewey de défendre une conception réaliste et « raisonnable » (*reasonable*) de la démocratie qui l'oblige à congédier sa version idéalisée : « le livre n'exprime pas une révolte contre la démocratie, mais contre une théorie de la démocratie »⁵. Mais dès la recension de 1925, son désaccord de fond avec Lippmann peut néanmoins se lire entre les lignes. Quelque soit l'utilité des conseils de Lippmann, « la meilleure façon de s'en sortir est encore de réorganiser la société » et de « compléter la discussion sur la publicité en ce qui concerne le public »⁶. Retenons bien ces deux formules: « réorganiser la société » et « compléter la discussion sur la publicité » du public. Ce sont là les deux directions qui vont conduire Dewey, deux ans plus tard, à critiquer frontalement la thérapeutique proposée par Lippmann, tout en reprenant son diagnostic.

Plus d'un demi-siècle plus tard, ce débat entre Lippmann et Dewey sera revisité par la pensée politique américaine. Sous l'impulsion des sciences de l'information et de la communication, ce qu'on appellera à la fin des années 1980 le « *Dewey-Lippmann debate* »

⁴ Walter Lippmann, *Public Opinion*, New York, Classic Books America, 2009 et *The Phantom Public*, New Brunswick, London, Transaction Publishers, 1993. Pour *Public Opinion*, on ne dispose pas à ce jour de traduction française. *The Phantom Public* est traduit sous le titre *Le Public fantôme*, trad. Laurence Decréau, Paris, Démopolis, 2008, avec une préface de Bruno Latour et, en annexe, la recension du livre par Dewey.

⁵ John Dewey, « Practical Democracy. *The Phantom Public*, by Walter Lippmann », *The Later Works, 1925-1953, volume 2 : 1925-1927*, p.213-214, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1984, 2008, p.214; trad. franç. mod. : John Dewey, « Pratique de la démocratie. Critique du *Public fantôme* », in Lippmann, *Le Public fantôme*, *op. cit.*, p.173-174.

⁶ Dewey, « Practical Democracy », *op. cit.*, p.219, trad. mod. p.181.

sera lancé par l'ouvrage de James Carey, *Communication as Culture* (1989)⁷. Il se poursuit aujourd'hui avec la tentative d'auteurs comme Michaël Schudson⁸, Sue Curry Jansen⁹ ou Bruno Latour¹⁰, qui s'efforcent d'estomper les différences entre Lippmann et Dewey pour les rapprocher sous la bannière commune du pragmatisme, tandis que d'autres commentateurs (Joëlle Zask¹¹ ou Dominique Trudel¹²) continuent d'insister sur leur divergence fondamentale.

Ce que je voudrais apporter de nouveau à ces discussions, c'est la mise en évidence des aspects évolutionnistes du débat entre Dewey et Lippmann. C'est en revenant à la source lippmannienne du néolibéralisme que je me suis rendue au compte que la théorie de l'évolution avait été une source d'inspiration majeure pour le courant néolibéral. Et c'est cette perspective qui m'a rendu particulièrement sensible aux aspects évolutionnistes du *Lippmann-Dewey debate*. Or, cet angle d'attaque se heurte lui-même à une difficulté majeure. Certes, Dewey affirme bien, dans un texte important intitulé « L'influence du darwinisme sur la philosophie », qu'il est temps de tirer les conséquences politiques et morales de la révolution darwinienne : « *L'Origine des espèces* a introduit une manière de penser (*a mode of thinking*) qui, finalement, ne pouvait que transformer la logique de la connaissance (*the logic of knowledge*), et donc le traitement des questions morales, politiques et religieuses »¹³. Quelques années plus tard, Lippmann formule l'espérance que la prédiction de Dewey s'accomplisse enfin : « malgré tout ce que l'on dit de l'infusion du point de vue "évolutionniste" dans toute la pensée moderne, [...] la pratique politique se montre elle-même presque vierge vis-à-vis de cette idée »¹⁴. Et on verra que *The Phantom Public*, en donnant une place centrale à Darwin et à Malthus, tente en un sens de remplir ce programme. Mais comment comprendre alors les accusations réitérées de Dewey, dans *The Public and Its Problems*, contre le naturalisme, le biologisme et l'évolutionnisme ? Dewey a-t-il renoncé, en

⁷ James Carey, *Communication as Culture*, New York, Routledge, 1989.

⁸ Michaël Schudson, « The "Lippmann-Dewey" Debate and the invention of Walter Lippmann as an anti-democrat 1985-1996 », *The International Journal of Communication*, 2008 / 2, 1031-1042.

⁹ Sue Curry Jansen, « Walter Lippmann, Straw Man of Communication Research », in D. W. Park & J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research*, New York, Peter Lang, 2008.

¹⁰ Bruno Latour, « Le fantôme de l'esprit public. Des illusions de la démocratie aux réalités de ses apparitions », in W. Lippmann, *Le Public fantôme*, op. cit., p.5-44.

¹¹ Joëlle Zask, *L'opinion publique et son double*, Paris, L'Harmattan, 1999.

¹² Dominique Trudel, « Guerre, communication, public : Walter Lippmann et l'émergence d'un public », thèse soutenue en mars 2013 à l'Université de Montréal, Département de communication, Faculté des arts et des sciences.

¹³ Dewey, « The Influence of Darwinism on Philosophy », *The Middle Works, 1899-1924*, vol. 4, p.3 ; trad. franç. : « L'influence du darwinisme sur la philosophie », in J. Dewey, *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*, traduction L. Chataigné Pouteyo, C. Gautier, S. Madelrieux, E. Renault, sous la direction de C. Gautier et S. Madelrieux, Paris, 2016, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de philosophie », p. 19-34.

¹⁴ Lippmann, *A Preface to Politics*, New York, Mitchell Kennerley, 1913, p.13.

1927, à ses analyses de 1910? Je voudrais montrer ici, tout au contraire, que le *Lippmann-Dewey debate* sur la démocratie se fonde, non pas sur le rejet du naturalisme et de la théorie de l'évolution, mais bien au contraire sur deux interprétations incompatibles des conséquences politiques de la révolution darwinienne.

Je procéderaï en deux temps : d'abord en reconstituant la toile de fond évolutionniste du débat, qui reprend la réfutation du spencérisme par les analyses de Graham Wallas. Ensuite en entrant dans la réfutation proprement dite des deux thèses principales de Lippmann : celle du gouvernement des experts défendu par *Public Opinion*, puis celle de sa conception déflationniste et procédurale de la démocratie qui conduit dépolitiser le champ du politique dans *The Phantom Public*, à partir d'un contresens fondamental sur le darwinisme et sur l'évolution sociale.

1. La cible spencérienne

Comme je l'ai rappelé en introduction, Lippmann et Dewey sont donc d'accord pour tirer les conséquences politiques du darwinisme. Pour nos contemporains, un tel projet évoque inmanquablement de près ou de loin une forme de « darwinisme social » que toute la communauté intellectuelle mondiale a unanimement pris l'habitude de condamner depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Or cette perspective a contribué à construire une sorte de tabou intellectuel. Relevant plus souvent du réflexe conditionné que de l'argumentation raisonnée, elle donne une vue biaisée des relations complexes et bien plus subtiles qui se sont tissées, après la révolution darwinienne, entre le biologique et le politique. Ainsi, si Lippmann et Dewey sont d'accord pour tirer les conséquences politiques et sociales du darwinisme, je commencerais par rappeler qu'ils sont aussi d'accord pour débarrasser l'évolutionnisme politique des contresens dont l'a encombré Herbert Spencer, et avec lui, tous les représentants de ce qu'on appelle aujourd'hui le « darwinisme social ».

L'évolutionnisme politique de Herbert Spencer est bien l'une des cibles privilégiées de Dewey. Ainsi, on peut lire au chapitre 6 de *The Public and Its Problems* intitulé « Le problème de la méthode », cette attaque cinglante: « ‘L'évolution’ a souvent été comprise de manière non historique. C'est-à-dire qu'on a supposé qu'il existait un cours prédestiné d'étapes déterminées d'avance à travers lequel le développement social devait passer. Sous

l'influence de concepts empruntés aux sciences physiques de l'époque, il allait de soi que la possibilité même de la science sociale reposait sur la détermination d'uniformités fixées. Or, toute logique de ce type est fatale à l'enquête sociale libre et expérimentale »¹⁵. Vingt ans après la critique bergsonienne de Spencer dans *L'évolution créatrice*, qui dénonçait déjà un évolutionnisme niant l'évolution¹⁶, la première phrase de la citation campe le paradoxe. Comme l'avait vu Bergson, l'évolutionnisme de Spencer, qui est aussi celui qui a dominé le champ social et politique, repose paradoxalement sur le postulat métaphysique d'une permanence, qui nie l'historicité du mouvement évolutif. Les deux phrases suivantes en apportent la démonstration. L'absolu de la métaphysique se retrouve dans l'idée d'une évolution prédéterminée par un terme ou par un *telos*, qui fixe par avance le sens et le but de l'évolution. Ici, c'est l'approche téléologique de Spencer qui est visée. Mais le postulat de la permanence se retrouve aussi dans l'idée de lois constantes dérivées de la physique et permettant de déterminer, dans le champ social, des « uniformités fixées ». Ici, c'est le mécanisme spencérien qui est en cause. La dernière phrase objecte à cet évolutionnisme, à la fois téléologique et mécaniste, qu'il bloque toute expérimentation créatrice et elle lui oppose l'idée d'une « enquête sociale libre et expérimentale », sur laquelle je reviendrai longuement par la suite.

Cette attaque s'explique par le fait que pendant plusieurs décennies (de la fin du 19^{ème} siècle aux premières décennies du 20^{ème} siècle), Spencer a véritablement régné en maître sur la pensée politique américaine. Le premier livre de Spencer, *Social Statics*, repartait en 1851 des lois formulées par Malthus un demi-siècle plus tôt¹⁷. Rappelons que, pour Malthus, l'accroissement de la population progressant de façon exponentielle par rapport à celui des ressources, l'Etat commettait une grave faute en portant assistance aux populations défavorisées, car cela conduisait à encourager mécaniquement leur indéfinie prolifération¹⁸. Cinquante ans plus tard, Spencer va proposer une solution très différente. Plutôt que de contrôler la démographie, il préconisera de favoriser une stimulation sans entrave de la compétition entre individus, et avec elle, d'exiger le retrait de l'Etat. Ce libre jeu de la compétition, dont il suppose qu'il se rééquilibre en permanence par les sentiments moraux

¹⁵ Dewey, *The Public and Its Problems, The Later Works, 1925-1953*, vol. 2, p.357-358, trad. fr. mod., *Le Public et ses problèmes*, trad. J. Zask, Publications de l'Université de Pau, Farrago / Editions Leo Scheer, 2003, trad. mod. p.190.

¹⁶ Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, Puf, 2008.

¹⁷ Spencer, *Social Statics*, London, Chapman & Hall, 1851.

¹⁸ Malthus, *An Essay on the Principle of Population*, London, 1798.

décrits par Adam Smith¹⁹, devrait produire spontanément, si aucun artifice politique ne vient l'entraver, une meilleure adaptation. Comme le remarque Dewey, cette conception de l'adaptation est strictement mécanique, Spencer cherchant du côté de la biologie lamarckienne et de ses fondements physiques et chimiques les lois constantes de l'évolution. Mais elle est aussi fortement téléologique, les progrès mécaniques de l'adaptation coïncidant avec une plus haute forme d'humanité²⁰. Si l'Etat n'intervient pas, ces progrès se poursuivront jusqu'à ce que l'homme atteigne le terme et le but de l'évolution, en se rendant entièrement adapté à son mode de vie. Remarquons que tous les ingrédients principaux de ce qu'on appellera plus tard, selon une expression peu rigoureuse, le « darwinisme social » de Spencer (la refondation de la politique sur la biologie et la légitimation naturaliste de la compétition et du retrait de l'Etat) sont déjà là, devançant paradoxalement l'émergence du darwinisme lui-même, l'hypothèse darwinienne n'ayant été formulée que quelques années plus tard, avec la parution de *l'Origine des espèces* en 1859²¹.

La citation de Dewey montre que, loin d'avoir tiré les conséquences politiques et sociales du darwinisme, qui aurait dû leur faire renoncer à « l'arche sacrée de la permanence absolu »²², et avec elle, à l'approche téléologique et déterministe des phénomènes sociaux, l'évolutionnisme spencérien et le prétendu « darwinisme social » ont bloqué l'idée d'une interaction sociale créatrice et imprévisible à laquelle, justement, Darwin avait ouvert la voie. Ce faisant, suggère Dewey, ils ont paradoxalement imposé à toute la société, *au nom de l'évolution*, un immense *statu quo*.

En réalité – et Dewey comme Lippmann ne s'y sont pas trompés – la révolution darwinienne a plus gêné Spencer qu'elle ne l'a inspiré. Mais le choc moral, intellectuel et scientifique de *l'Origine des espèces* en 1859 fut si puissant, que Spencer fut en quelque sorte contraint de ménager une place à l'hypothèse darwinienne dans son vaste système de la nature. Les *Principes de biologie*, parus en 1864, s'efforcèrent justement d'intégrer

¹⁹ C'est la manière spencérienne, plutôt expéditive, de résoudre ce que Schumpeter a appelé « *das Adam Smith Problem* ».

²⁰ Spencer, « A Theory of Population Deduced from the Law of Animal Fertility », *Westminster Review*, 1952, rééd. : *A New Theory of Population Deduced from the Law of Animal Fertility*, New York, Fowler and Wells Publishers, 1857.

²¹ Voir Daniel Becquemont, « Aspects du darwinisme social anglo-saxon », in Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, Puf, 1992, p.144.

²² Dewey, « The Influence of Darwinism on Philosophy », *op. cit.*, p.3, « L'Influence de Darwin sur la philosophie », trad. française, *Op. cit.*, p. 18.

l'hypothèse de la sélection naturelle dans la grande synthèse spencérienne²³. Mais pour Spencer, il s'agissait là d'un mode d'explication trop partiel du processus évolutif. A côté de ce mécanisme indirect, qu'il proposait de renommer la « survivance des plus aptes » (*survival of the fittest*) - expression que Darwin malheureusement reprendra pour la cinquième édition de *l'Origine*, corroborant l'idée de sa proximité avec Spencer et avec elle, l'idée impropre d'un « darwinisme social » -, Spencer entendait surtout valoriser les mécanismes lamarckiens, par lesquels les vivants s'adaptent directement à leur environnement, par une amélioration progressive de leurs facultés, qu'il croyait encore transmissible aux générations suivantes grâce à une prétendue hérédité des caractères acquis (ce qui sera contesté par August Weismann dès 1890). Ces mécanismes conduisirent Spencer à défendre un déterminisme biologique strict, dans lequel les conditions extérieures étaient censées déterminer de part en part la vie des organismes, ces derniers étant contraints d'orienter tous leurs efforts vers une adaptation de plus en plus adéquate à l'environnement et vers une soumission de plus en plus stricte aux conditions extérieures. A ce strict mécanisme, qui retirait toute marge de liberté, de créativité ou de résistance aux organismes, Spencer ajoutait à nouveau une dimension téléologique : « L'ajustement continu des activités vitales aux activités dans l'environnement doit devenir plus précis et complet »²⁴, jusqu'à ce qu'il prenne la forme, avec l'espèce humaine la plus civilisée, d'une division mondiale du travail, orientée vers une spécialisation complète et une coordination sans faille de toutes les activités des individus entre eux.

A partir des années 1880, dans un contexte de retour en grâce des politiques publiques et du rôle de l'Etat en Angleterre, notamment sous l'impulsion de la politique libérale du gouvernement Gladstone (1868-1874), que Spencer critique très violemment dans *The Man versus State*, ses thèses politiques vont entamer un long processus de déclin²⁵. S'exportant vers les Etats-Unis, la version spencérienne du laisser-faire sera notamment diffusée, dans les années 1910, par le sociologue William Graham Sumner, qui proposera d'assimiler, dans une même « course pour la vie », la compétition économique et la survie biologique des plus aptes²⁶. Or il est important de rappeler que cette version triviale du spencérisme ne tient pas compte des critiques de Spencer lui-même contre la vision brutale, et à ses yeux typiquement

²³ Spencer, *Principles of Biology*, London, Chapman & Hall, 1899 ; trad. franç. : *Principes de biologie*, Paris, Baillière, 1878.

²⁴ Spencer, *Principles of Psychology*, London, Brown, Greens and Longmans, 1855, p.620.

²⁵ Spencer, *The Man versus State* (1884), London, Williams & Norgate, 1884, trad. franç. : *L'individu contre l'Etat*, trad. J. Greschel rev. par P. Musso, Houilles, Manucius, 2008.

²⁶ William Graham Sumner, *The Challenge of Facts and other Essays*, New Heaven, Yale University Press, 1914.

américaine, de la compétition²⁷. A l'exaltation américaine d'une compétition « sauvage », Spencer oppose en réalité, je l'ai rappelé, le *telos* d'une société industrielle pleinement « civilisée », définie par la coopération pacifique et volontaire des individus et par l'intégration parfaite de leurs activités dans la division du travail. Par « industrie », Spencer entend au fond une société marquée par la coopération volontaire, la spécialisation et la coordination, dans laquelle toute forme de lutte, de compétition ou de conflit est tendanciellement appelée à disparaître.

Mais même en Amérique, et même sous cette version « civilisée », le spencérisme rencontre dès le début du 20ème siècle de plus en plus de résistances. Sur le plan politique d'abord, il se heurte à une revalorisation du volontarisme et du rôle de l'Etat, dans le contexte d'une montée en puissance du mouvement dit « progressiste », de plus en plus critique contre les effets délétères de la concentration inégale des richesses et de ce que les Américains appellent désormais le *Big Business*. Mais Spencer n'est pas seulement devenue une cible politique. Sur le plan philosophique, son grand système évolutionniste est également devenu la cible systématique des pragmatistes américains, dès 1890 dans les *Principles of Psychology* de James²⁸, puis à partir de en 1911, avec la traduction en anglais de l'*Evolution créatrice* et la rapide diffusion des thèses de Bergson en Amérique²⁹. C'est l'ensemble de ces critiques, réitérées depuis les années 1890 jusqu'aux années 1920, que la citation de Dewey résume parfaitement, alors même que l'ombre de Spencer et sa conception extrême du laisser-faire continuent de planer sur le champ social et politique américain. Réfutant à la fois le mécanisme adaptatif de Spencer et sa conception téléologique du processus évolutif, ces nouveaux courants philosophiques proposent une pensée radicalement renouvelée de l'évolution, largement inspirée par les avancées de la biologie contemporaine, et qui entend dépasser définitivement la grande synthèse spencérienne. Par rapport à James et Bergson, Dewey et Lippmann seront les premiers qui, dès les années 1910, s'efforceront de tirer toutes les conséquences sociales et politiques de cette critique biologique et philosophique du spencérisme. Dewey, dans son texte sur « l'influence du darwinisme sur la philosophie », de manière finalement assez vague et programmatique. Lippmann, dans ses deux premiers livres

²⁷ Sur l'écart entre les thèses de Spencer et le spencérisme américain valorisant la métaphore de la course, voir Daniel Becquemont et Laurent Mucchielli, *Le Cas Spencer*, Paris, Puf, 1998, p.182 sq.

²⁸ William James, *The Principles of Psychology* (1890), *The Works of William James*, Cambridge, Massachusetts and London, Harvard University Press, 1981. Sur la critique de Spencer par James, voir Mathias Girel, « James critique de Spencer : d'une autre source de la maxime pragmatiste », *Philosophie*, 64, 1999, p.69-90 et Stéphane Madelrieux, *William James. L'attitude pragmatiste*, Paris, Puf, 2008, chap.3.

²⁹ Bergson, *Creative Evolution*, trad. Arthur Mitchell, New York, Henry Hold and Company, 1911.

sur lesquels je reviendrais plus loin, *A Preface to Politics* (1913) et *Drift and Mastery* (1914), de manière beaucoup plus précise et développée.

Mais il me faut d'abord faire un second détour, car Dewey et Lippmann ont été précédés sur cette voie par le théoricien politique anglais Graham Wallas, grand inspirateur du socialisme réformiste britannique fédéré par la *Fabian Society*, qui entendait déjà, lui aussi, tirer les conséquences sociales et politiques de la réfutation du spencérisme. Or, Wallas a eu une influence décisive à la fois sur Lippmann et sur Dewey. Sur Lippmann d'abord, qui pendant très longtemps a considéré Wallas comme son maître. Et sur Dewey ensuite, qui a explicitement repris et salué l'ensemble de ses analyses de la « Grande Société » dans *The Public and Its Problems*. Pour toutes ces raisons, l'intertexte lippmannien du livre de Dewey sur la démocratie peut difficilement se dissocier des analyses de Wallas, dont je rappellerai ici les grandes lignes.

2. La Grande Société de Graham Wallas

S'efforçant de développer une nouvelle psychologie sociale, en rupture avec Spencer, mais aussi avec des tentatives comme celles de Gabriel Tarde ou de Gustave Le Bon, le projet intellectuel de Wallas est déjà de s'appuyer sur le renouvellement de la théorie de l'évolution. L'enjeu est d'en finir avec le spencérisme et avec ses conséquences politiques, qui conduisent à imposer partout une version libérale extrême du laisser-faire. A la superstition téléologique de Spencer, selon laquelle la révolution industrielle serait le *telos* ultime vers lequel s'orienteraient mécaniquement les sociétés humaines si l'Etat n'intervient pas, Wallas oppose que la révolution industrielle a d'ores et déjà créé une situation complètement nouvelle, faisant rupture avec les mécanismes biologiques spontanés d'adaptation : celle d'une désadaptation profonde de l'espèce humaine par rapport à son nouvel environnement³⁰. Dès son ouvrage de 1908, *Human Nature in Politics*, Wallas notait que le système nerveux de l'espèce humaine s'était constitué pour s'adapter à des groupes humains familiaux relativement intimes et restreints, et que la vie politique démocratique moderne avait créé de graves dysfonctionnements nerveux en rompant cet équilibre³¹. Cette situation de rupture avec

³⁰ Graham Wallas, *The Great Society : a Psychological Analysis* (1914), The Macmillan Company, New York, 1916.

³¹ Graham Wallas, *Human Nature in Politics* (1908), The Perfect Library, 1920, p.34 et 38.

les mécanismes biologiques constituera le thème essentiel de son livre sur la « Grande Société » (*The Great Society*, 1914). Pour Wallas, la Grande Société issue de la révolution industrielle et de la mondialisation du travail est marquée par une sorte de dyschronie entre un changement rapide de l'environnement à l'échelle mondiale (c'est le thème d'un flux ouvert et en accélération constante, qu'on retrouvera chez Lippmann comme chez Dewey) et une stagnation de l'espèce humaine, enfermée dans des perspectives étroites et locales (dans des stases et des clôtures issues d'après lui de l'évolution biologique darwinienne, lente et graduelle)³². Pour Wallas, cette crise oppose un démenti cinglant à l'évolutionnisme téléologique de Spencer, que la non-hérédité des caractères acquis achève de discréditer. Or, pour Dewey de même, qui reprend ici le diagnostic anti-spencérien de Wallas : « Le progrès n'est pas constant et continu. La régression est aussi périodique que l'avancée. L'industrie et les inventions technologiques créent des moyens qui altèrent les modes du comportement en association »³³.

Pour Wallas, cette situation de crise implique de réviser les conséquences sociales et politiques de la théorie de l'évolution, très différentes de celles imaginées par Spencer. La première conclusion qu'il faut en tirer, c'est que la révolution industrielle a créé une rupture brutale avec l'évolution biologique de notre espèce, lente et graduelle. A la lumière de cette dischronie entre révolution industrielle et évolution biologique, l'espèce humaine se révèle être structurellement en retard sur les mutations de son environnement. Or ce retard structurel de notre espèce est superbement ignoré par toutes les théories sociales et politiques dominantes, qui font comme si elle était composée de sujets purement rationnels, capables de calculer l'optimum et de maîtriser leur environnement. Pour Dewey, de même : « L'erreur consistant à supposer que le nouveau régime industriel produirait seulement et pour l'essentiel les conséquences consciemment prévues et recherchées, était la contrepartie de l'erreur selon laquelle les besoins et les efforts propres à ce régime étaient les fonctions d'être humains "naturels" »³⁴. A la lumière de cette citation, on réalise que Spencer n'a fait que prolonger l'idée libérale classique selon laquelle la révolution industrielle était inscrite dans la « nature »

³² Notons sur ce point une divergence fondamentale entre les hypothèses respectives de Wallas, Lippmann et Dewey. Tandis que pour Wallas, les stases de l'espèce humaine s'expliquent, comme dans la psychologie évolutionniste dont il salue l'émergence à la même époque, par l'évolution biologique graduelle (au sens darwinien) de ses dispositions mentales, on verra que Lippmann les interprète comme des « stéréotypes » (*Public Opinion*), des fictions collectives en rupture avec l'évolution biologique, tandis que Dewey y voit des « habitudes » (*Human Nature and Conduct*) nécessaires à la stabilisation de l'animal humain et de ses attachements, du fait d'une néoténie et d'une plasticité native qui le privent de l'adaptation par l'instinct.

³³ Dewey, *The Public and Its Problems*, op cit., p.254, trad. mod. p.73.

³⁴ *Ibid.*, p.301, trad. mod. p.126.

des choses, dans le sens où elle aurait émergé et se serait accomplie spontanément par les capacités naturelles des individus, soit à calculer de façon optimale leurs intérêts (c'est toute la lignée utilitariste de Jeremy Bentham à James Mill), soit à s'adapter mécaniquement à leur environnement (et c'est l'apport propre de Spencer, qui remplace l'aptitude naturelle au calcul par les prétendues lois biologiques et mécaniques de l'adaptation).

Pour Wallas, la Grande Société produit au contraire un désajustement complètement inédit entre l'adaptation biologique graduelle darwinienne et l'accélération des rythmes industriels. Mais pour Dewey, elle produit aussi une intensification des interactions, qui au lieu de rompre avec l'évolution darwinienne, accroît plus encore son imprévisibilité radicale, nous obligeant à renoncer définitivement à l'idée d'une nature stable, régie par des lois constantes : « La disparité entre les résultats de la révolution industrielle et les intentions conscientes de ceux qui s'y étaient investis est un cas remarquable illustrant le fait que l'extension des conséquences indirectes de l'activité conjointe fut beaucoup plus importante (à un degré qu'il n'était pas possible de calculer) que les résultats directement envisagés »³⁵.

Or, pour Dewey, cette impermanence était déjà au cœur du fait physique, puis biologique, de l'interaction. La révolution scientifique s'est accomplie partout, en physique comme en biologie, en renonçant à l'idée de lois constantes, comme à celle de cause stable ou substantielle, héritière de la superstition des qualités occultes, pour partir du fait universel de l'interaction et de la description de « ce qui se passe », sans postuler ni forces, ni causes, ni substances: « la philosophie naturelle n'a régulièrement progressé qu'après une révolution intellectuelle. Cette dernière a consisté en l'abandon de la recherche de causes et de forces au profit d'une analyse de ce qui se passe et de la manière dont ça se passe. Dans une large mesure, la philosophie politique a encore à prendre à cœur cette leçon »³⁶. Voilà pourquoi, au lieu de chercher la cause substantielle du pouvoir ou du gouvernement, il faut partir du fait universel de l'interaction, en s'intéressant à chaque fois à ses effets ou à ses conséquences. C'est de cette façon, rappelle implicitement Dewey, que Darwin a révolutionné la biologie. Non pas en postulant les forces ou les causes de l'évolution, mais en décrivant les effets des interactions: « L'association au sens de connexion et de combinaison est une “loi” de tout ce que l'on sait exister [...]. Certains arbres ne peuvent grandir qu'en forêt. Les graines de nombreuses plantes ne peuvent germer et se développer avec succès que grâce aux conditions

³⁵ *Ibid.*, trad. mod. p.126.

³⁶ *Ibid.*, p.249, trad. p.66-67.

fournies par la présence d'autres plantes. La reproduction d'une espèce dépend des activités d'insectes qui assurent la fertilisation »³⁷. Si Dewey met ici la « loi » entre guillemets, c'est parce que les interactions décrites par la biologie darwinienne invalident justement toute idée d'invariant. Le phénomène naturel de l'interaction à partir duquel Dewey réfléchit implique, contre les naturalismes réductionnistes comme celui de Spencer qui prétend déduire les faits sociaux des prétendues « lois » ou « causes » élémentaires de la nature, un naturalisme émergentiste ou de « l'émergence » (pour reprendre une catégorie épistémologique récente), où de nouvelles formes imprévisibles d'interaction émergent des formes antérieures de façon complètement imprévisible : « une action combinée ou conjointe – qui s'est développée à partir de conditions “naturelles”, c'est-à-dire biologiques, et à partir de la contiguïté locale – aboutit à la production de conséquences distinctives »³⁸.

Or, pour Dewey, quelque chose comme un public émerge, non seulement quand les interactions collectives ont des effets indirects (c'est-à-dire plus larges que ceux visées par les agents concernés, et on pourrait considérer que c'est déjà le cas dans un monde darwinien), mais aussi quand ces effets indirects altèrent de manière suffisamment « grave » ou « sérieuse » (*serious*) ceux qu'ils affectent, au point qu'« il est jugé nécessaire » (*it is deemed*) de prendre soin de ces conséquences : « Le public consiste en l'ensemble de tous ceux qui sont affectés (*affected*) par les conséquences indirectes de transactions à un tel degré qu'il est jugé nécessaire de prendre soin (*care for*) systématiquement de ces conséquences » ; « Les conséquences durables, larges et sérieuses d'une activité en association engendrent un public ». Affection durable, grave et sérieuse d'un côté, créant une situation de trouble social, nécessité d'un soin et d'un contrôle collectif de l'autre, qui appelle une enquête sur les causes et une expérimentation sociale sur les conséquences. Telles sont les deux conditions, indissolublement passive et active, pour qu'émerge un public.

Ainsi, et pour reprendre les deux exemples que Dewey donne lui-même, les relations en apparence purement privées entre un médecin et son patient, ainsi que celles entre un éducateur et son élève, peuvent avoir des effets indirects sur le reste de la société qui sont potentiellement « graves ». En matière de santé et d'éducation, on comprend aisément que les

³⁷ *Ibid.*, p.250, trad. p.68

³⁸ *Ibid.*, p.252, trad. p.70. Pour une comparaison entre cet émergentisme de Dewey et celui de Lloyd Morgan, encore dépendant des schémas téléologiques de la métaphysique, voir David Doat & Olivier Sartenaer, « John Dewey, Lloyd Morgan. L'avènement d'un nouveau naturalisme pragmatique-émergentiste », *Philosophiques*, 2014, p.127-156

transactions qui peuvent nous sembler à première vue strictement privées ont, en réalité, des conséquences publiques. Or, la « Grande Société » industrielle et mondialisée crée une situation où le public ne cesse de s'élargir, tout en perdant complètement le contrôle de ses interactions, ce qui aggrave considérablement les effets indirects des transactions. Dewey retrouve alors le diagnostic négatif que Wallas opposait déjà au naturalisme libéral et téléologique de Spencer. Pour lui, la « Grande Société » décrite par Wallas rompt bel et bien avec l'idée d'une interaction cohérente, harmonieuse et spontanée entre les phénomènes évolutifs : « La Grande Société créée par la vapeur et par l'électricité peut être une société, mais ce n'est pas une communauté »³⁹. L'interaction se poursuit, mais en s'élargissant aux dimensions du monde, elle produit une société désajustée, qui ne parvient plus à constituer une communauté politique, capable de penser et d'agir en commun : « “Le nouvel âge des relations humaines”⁴⁰ n'a pas d'organismes politiques dignes de lui »⁴¹.

Si les phénomènes biologiques d'adaptation ont encore cours pour les espèces dont l'environnement évolue graduellement, et s'ils furent relayés chez les hommes par la lente constitution de communautés humaines stabilisées par les habitudes, dans l'environnement de révolution permanente que s'est créé l'espèce humaine avec la révolution industrielle, ce réajustement graduel n'a plus cours : « Les anciens publics, qui étaient des communautés locales largement homogènes les unes aux autres, étaient aussi, comme on dit, statiques. Bien sûr, ils se modifiaient, mais sauf en cas de guerre, de catastrophe ou de grandes migrations, les modifications étaient graduelles (*gradual*) »⁴². Faisant rupture avec cette évolution graduelle, les « nouvelles forces » de la révolution industrielle « ont créé des formes d'association mobiles et fluctuantes [...]. L'obsession pour le mouvement et pour la vitesse est un symptôme de l'instabilité agitée de la vie sociale [...]. On peut se demander comment un public pourrait être organisé s'il ne tient littéralement pas en place »⁴³. Pour Wallas, cette situation de rupture avec le rythme biologique darwinien requiert le recours obligatoire de la « pensée », et plus particulièrement de la réflexion collective, sociale et politique⁴⁴. Aucun individu n'est à même de résoudre seul l'immensité des problèmes créés par la Grande société et sa dischronie. Et il serait tout aussi naïf de croire, avec Spencer, que les interactions

³⁹ *Ibid.* p.296, trad. p.120.

⁴⁰ Dewey reprend ici une expression du Président Woodrow Wilson citée par Wallas en exergue au chapitre 1 de *The Great Society* ; voir *The Public and Its Problems*, *op. cit.*, p.295, trad. p.119.

⁴¹ *Ibid.*, p.303, trad. mod. p.128.

⁴² *Ibid.* p.322, trad. mod. p.149.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Voir Graham Wallas, *The Great Society*, chapitre XI : « The Organisation of Thought ».

spontanées et inconscientes entre les individus parviendront à rattraper spontanément cette situation de retard. Seule une conscience collective des problèmes et un effort collectif pour les penser peut apporter l'espoir que des solutions soient trouvées. C'est le retour de l'action collective contre le laisser-faire spencérien, qui accompagne, depuis la fin du 19^{ème} siècle, comme je le rappelais plus haut, le retour en grâce de l'Etat et la montée en puissance du socialisme fabien en Angleterre, et que l'on retrouvera dans la revalorisation par les « progressistes » de l'action publique et des grandes organisations sociales en Amérique. Pour Dewey de même, la réflexion collective sur les conséquences est plus que jamais nécessaire. Or, le paradoxe révélé par la crise profonde que traversent les démocraties depuis les années 1920, c'est qu'une telle réflexion collective semble plus que jamais devenue impossible. C'est le thème deweyen d'un public qui ne cesse de s'agrandir, sans jamais parvenir à se retrouver lui-même pour s'organiser : « Les conséquences indirectes, étendues, persistantes et sérieuses d'un comportement conjoint et interactif appellent à l'existence un public, dont l'intérêt commun est le contrôle de ces conséquences. Mais l'âge de la machine a si considérablement déployé, multiplié, intensifié et compliqué la portée des conséquences indirectes, il a formé des unions dans l'action si immenses et si consolidées (et ce, sur une base impersonnelle plutôt que communautaire), que le public qui en résulte ne parvient pas à s'identifier et à se distinguer lui-même. Or cette découverte de lui-même est évidemment une condition préalable de n'importe quelle organisation effective de sa part »⁴⁵.

Enfin, et c'est la dernière conclusion de Wallas, ce retour de l'action collective aura à chaque fois à trancher entre deux voies. Entre une réadaptation de l'espèce humaine menée d'en haut, par le pouvoir politique et le conseil des experts en sciences humaines et sociales (et c'est la voie que privilégie le socialisme fabien, dont est d'ailleurs issu Wallas). Ici, les progrès récents de la psychologie et la puissance de son expertise pourrait permettre l'émergence d'un nouveau pouvoir, chargé de modifier les dispositions de l'espèce pour les réadapter à une société mondialisée aux rythmes accélérés. Ou bien, et c'est la voie que privilégiera *in fine* Wallas contre ses premières options fabiennes, il faudra plutôt choisir, non pas de réadapter l'espèce à son nouvel environnement (première voie), mais bien plutôt de réadapter ce nouvel environnement lui-même, en le réorganisant, afin de le rendre plus adéquat aux dispositions de notre espèce (seconde voie)⁴⁶. C'est cette approche non plus

⁴⁵ Dewey, *The Public and Its Problems*, p.314, trad. mod. p.140.

⁴⁶ *The Great Society*, chap.XI, p.235 : dans la première partie du livre, Wallas s'est demandé comment « les faits de la psychologie humaine [...] pouvaient être adaptés aux besoins de la grande société ». Le livre II va continuer

passive mais interactive de l'adaptation que reprendra Dewey, l'obligeant d'ailleurs à aller plus loin que Wallas lui-même en contestant l'idée même de « faits psychologiques » propres à la nature humaine. Or, en choisissant la seconde voie contre la première, Dewey conteste aussi très clairement la thérapeutique proposée par Walter Lippmann, dont les deux livres sur la démocratie soutiennent justement le choix inverse : celui de la première voie contre la seconde, et avec elle, celui d'une démocratie gouvernée par les experts.

3. Public Opinion ou le gouvernement des experts

Dans ses deux premiers ouvrages politiques, *A Preface to Politics* (1910) et *Drift and Mastery* (1914), Lippmann n'a pas cessé d'osciller entre ces deux voies, hésitant entre une réadaptation autoritaire de l'espèce humaine par les experts en sciences humaines et sociales d'un côté et une intensification de la délibération publique en vue de réorganiser l'environnement de l'autre⁴⁷. Cette oscillation explique la proximité initiale de Lippmann avec les courants politiques pragmatistes en général, et avec Dewey notamment, dont il s'inspire en partie. Mais progressivement, et en particulier après la Première Guerre mondiale, Lippmann va clairement tourner le dos aux conceptions démocratiques de Wallas et Dewey, en choisissant clairement la première voie, celle du gouvernement vertical des experts, contre la seconde - celle, horizontale, d'une intensification du débat démocratique à tous les échelons de la vie sociale.

Dans *Public Opinion* (1922), Lippmann avancera l'idée célèbre, et très influente dans les départements de communication jusqu'à aujourd'hui, que ce qu'on appelle « le public » est en réalité une masse de spectateurs qui se définit par le caractère figé ou statique de ses représentations - c'est l'idée célèbre de « stéréotype »⁴⁸, qui reprend en le modifiant le thème du retard de l'espèce humaine sur sa propre évolution. Pour Lippmann, ces stéréotypes sont des fictions collectives, que l'espèce humaine a été obligée de fabriquer pour parer à l'élargissement brutal de son milieu, provoqué par l'apparition des sciences et des techniques dès la plus haute antiquité. Ces artifices, qu'elle a été contrainte d'inventer pour stabiliser un

de s'intéresser à l'adaptation, mais dans un sens inverse, afin de découvrir comment « les formes d'organisation de la grande société [...] peuvent être améliorées par une adaptation plus étroite aux faits de la psychologie humaine ».

⁴⁷ Lippmann, *A Preface to Politics*, *op. cit.*, et *Drift and Mastery. An Attempt to Diagnose the Current Unrest* (1914), Madison, The University of Wisconsin Press, 2015.

⁴⁸ Voir Lippmann, *Public Opinion*, *op. cit.*, 3^{ème} partie : « Stereotypes ».

environnement complexe, invisible et insaisissable, marque une rupture essentielle avec l'évolution biologique, que Wallas n'a pas su analyser. Mais ils sont aussi la source de tous les retards de l'espèce humaine. Rigidifiée par propres stases mentales (artificielles et non plus biologiques), l'espèce humaine a une tendance irrépressible à l'inertie, qu'elle transmet « tout naturellement », pour ainsi dire, à la masse de l'opinion publique. Or, pour Dewey, ces prétendues « stéréotypes » de la masse et de l'espèce humaine ne sont nullement des traits naturels, innés ou essentiels: « Tant que le secret, le préjugé, la partialité, les faux rapports et la propagande ne seront pas remplacés [...], nous n'aurons aucun moyen de savoir combien l'intelligence existante des masses pourrait être apte au jugement en matière de politique sociale. [...] l'intelligence *effective* n'est pas une dotation originelle et innée. Quelles que soient les différences propres à l'intelligence native (si tant est qu'on accorde que l'intelligence puisse être native), la réalité de l'esprit dépend de l'éducation effectuée par les conditions sociales »⁴⁹. Parce qu'elle est toujours une réalité « effective », c'est-à-dire l'effet de ses interactions complexes avec l'environnement social, l'intelligence du public n'est jamais le reflet de la nature innée ou originelle des citoyens moyens. En naturalisant la masse - en un sens non-biologique, mais en quelque sorte métaphysique qui essentialise ses dispositions -, Lippmann ne tire pas les bonnes conséquences politiques de la révolution darwinienne. Au lieu de rendre compte de l'imprévisibilité effective des interactions entre l'espèce humaine et son environnement, il prend le problème à l'envers, en figeant l'espèce humaine dans des déterminations essentielles et figées. Substituant à aux droits naturels du libéralisme la nature statique et ignorante de la masse, Lippmann prolonge finalement l'erreur du naturalisme fixiste des Lumières en l'inversant.

Sur cette base, la seule voie qui permette de résoudre la dischronie diagnostiquée par Wallas ne peut être que la première : celle d'un pouvoir des experts qui recompose d'en haut les stéréotypes afin de gouverner la masse dans la bonne direction, en fabriquant son consentement (*manufacturing consent*)⁵⁰. On est juste après la Première Guerre mondiale, en pleine désillusion vis-à-vis de l'ambition wilsonienne d'imposer la démocratie partout dans le monde⁵¹. Alors que les mouvements les plus réactionnaires triomphent (le Ku Klux Klan, la « peur des rouges » ou *Red Scare*, la montée des totalitarismes en Europe) et que les médias

⁴⁹ Dewey, *The Public and Its Problems*, p.366, trad. p.199.

⁵⁰ Voir Lippmann, *Public Opinion*, *op. cit.*, p.185, qui lance la célèbre expression de « fabrique » ou de « manufacture du consentement » (*the manufacture of consent*).

⁵¹ Sur l'importance de ce contexte, voir Ronald Steel, *Walter Lippmann and the American Century*, *op. cit.*, p.162 sq.

de masse s'imposent dans le champ politique, Lippmann pense que la seule issue est que les experts les plus éclairés et les mieux intentionnés prennent en main la fabrication des symboles afin de conduire le troupeau dans la bonne direction. Or, le choix de la première voie contre la seconde implique d'inventer une nouvelle forme de démocratie, adaptée à la « Grande société » mondialisée et à ses médias de masse. Tandis que la théorie démocratique classique se réfère à la « Volonté du Peuple », censée émerger de la délibération de communautés plus ou moins locales et indépendantes (la Cité grecque, les communautés rurales de Thomas Jefferson), la néo-démocratie lippmannienne se réclame d'une tradition républicaine aux accents souvent anti-démocratiques, incarnée dans l'imaginaire politique américain par un autre grand Père Fondateur de l'Amérique, Alexander Hamilton (l'adversaire historique de Jefferson)⁵². Lippmann rejoue ici une opposition qui recoupe parfaitement les deux voies wallassiennes : réadapter la multitude par le haut pour Hamilton *versus* délibérer ensemble de la réorganisation de notre environnement social, économique et politique pour Jefferson⁵³. Dans cette conception républicaine et élitiste du gouvernement, plus proche du gouvernement représentatif que du modèle démocratique, la volonté ne vient jamais du peuple, tenue pour une « multitude » ignorante et incompétente, mais du sommet de l'élite, incarnée par le grand homme éclairé par la science. C'est ce modèle vertical que Lippmann a tenté de promouvoir auprès du Président Wilson, au moment de la rédaction des « Quatorze Points » chargé d'organiser la paix en Europe⁵⁴. Puisque les masses européennes, déchirées par leurs stéréotypes nationalistes et guerriers, en étaient incapables, il s'agissait de créer par le haut, par les meilleurs experts et les plus grands dirigeants, une volonté commune de paix. Mais comment « cristalliser une volonté commune »⁵⁵ à l'échelle mondiale de la Grande Société? Pour Lippmann, la réponse a été donnée de façon magistrale par la propagande de guerre. En mobilisant les nouveaux moyens de communication, il devenait possible d'opérer une cristallisation de la conscience commune à l'échelle mondiale, mais cette fois au service de la paix, en démultipliant l'emprise directive de l'élite la plus experte sur les dirigeants, et des dirigeants eux-mêmes sur les masses.

Dewey entend et comprend la critique lippmannienne de la démocratie libérale jeffersonienne. Pour lui comme pour Lippmann, le problème diagnostiqué par Wallas

⁵² Lippmann, *Public Opinion*, p.163.

⁵³ *Ibid.*, p.190 sq. Pour la reprise de cette dichotomie par Dewey, voir *The Public and Its Problems*, p.240, trad. p.57-58 et p.304 sq., trad. p.129 sq.

⁵⁴ Voir Ronald Steel, *Walter Lippmann and the American Century*, p.141 sq.

⁵⁵ Lippmann, *Public Opinion*, p.163.

disqualifie bel et bien la théorie démocratique du *self-gouvernement* et de la libre entreprise, issue des petites communautés rurales de Virginie, hostiles à toute forme de pouvoir central et éloigné⁵⁶. Si cette théorie politique eut sa validité en son temps, elle est devenue complètement inadaptée à l'heure où l'Amérique a pris les dimensions d'un continent, et le public celles d'une Grande Société mondialisée. Mais s'il souscrit au diagnostic de Lippmann d'une crise de la démocratie et s'il est d'accord avec lui pour réfuter la fiction d'un citoyen « omniscient »⁵⁷, Dewey refuse en revanche très clairement la thérapeutique lippmannienne du gouvernement des experts, auquel il oppose au moins trois arguments, qui tous se rattachent à une compréhension diamétralement opposée des conséquences sociales et politiques de la révolution darwinienne.

Premier argument : ni les experts, ni la science n'échappent à la situation de retard structurel créée par l'intensification et la complexification des interactions: « Les hommes sentent qu'ils sont pris dans un champ de forces trop vastes pour qu'ils les comprennent ou les maîtrisent. La pensée est immobilisée et l'action, paralysée. Même le spécialiste trouve difficile de repérer la chaîne de “causes et d'effets” ; même lui agit souvent après l'événement, en regardant en arrière ; dans l'intervalle, les activités sociales ont continué et ont eu pour effet un nouvel état des choses »⁵⁸. Face à cette situation, la science ne doit pas s'épuiser à chercher les origines, au sens des causes premières de la métaphysique. Elle doit s'intéresser plutôt à la production expérimentale des conséquences. Si la recherche des causes a encore un sens, c'est un sens strictement génétique et expérimental, débarrassé des prestiges de l'origine première des métaphysiciens, et disqualifiant par avance tout magistère du « philosophe-roi »⁵⁹. Or, c'est Darwin, en décrivant la « logique génétique et expérimentale » (*genetic and experimental logic*) des interactions qui a ouvert la voie à cette nouvelle « logique de la connaissance » (*logic of knowledge*)⁶⁰.

Or, dans le champ social, et c'est le deuxième argument, cette recherche expérimentale des causes et des conséquences ne peut être pratiquée que collectivement, non pas sur la

⁵⁶ Dewey, *The Public and Its Problems*, p.306, trad. p.131.

⁵⁷ *Ibid.* p. 334, qui cite Lippmann, *Public Opinion*, *op. cit.*, p.201.

⁵⁸ *Ibid.* p.319, trad. mod. p.146.

⁵⁹ D'où la critique par Dewey de la reprise lippmannienne du programme platonicien du philosophe-roi, sous la forme modernisée du gouvernement des experts : « Cette résurgence de l'idée platonicienne selon laquelle les philosophes devraient être des rois est d'autant plus attrayante que l'idée d'experts a été substituée à celle de philosophes », *Ibid.* p.363, trad. p.196.

⁶⁰ Dewey, « The Influence of Darwinism on Philosophy », *op. cit.*, p.13 et p.3, « L'Influence de Darwin sur la philosophie », *Op. cit.*, trad. française, p. 19.

paillasse du laboratoire, mais sur le terrain de l'expérimentation sociale. C'est ce qui donne un sens nouveau à la notion démocratique d'égalité : « L'égalité signifie que chaque membre individuel de la communauté prend part sans entrave aux conséquences de l'action en association »⁶¹. Ici, le scientifique ne peut donc pas être, comme le voudrait Lippmann, cet expert qui expérimenterait sur l'espèce humaine comme sur un matériau inerte ou sur une espèce domestique, en lui implémentant des dispositions nouvelles ou en la conditionnant dans le bon sens : « Bien qu'un tel développement en éducation soit au plus haut degré intrinsèquement précieux, il n'impliquerait pas un contrôle des énergies humaines comparable à celui qui a déjà été obtenu à l'égard des énergies physiques. Imaginer qu'il en soit autrement conduirait simplement à réduire les êtres humains au plan de choses inanimées, manipulées mécaniquement de l'extérieur ; cela rendrait l'éducation humaine en quelque sorte similaire au dressage des puces, des chiens et des chevaux ».⁶² Loin d'un tel dressage adaptatif des masses par les experts en psychologie, la science ne peut se déployer que dans une « enquête » (*inquiry*) collective, où le public est partie prenante de l'étude des interactions, pour au moins trois raisons. D'une part, parce que les scientifiques doivent être à l'écoute des « problèmes sociaux » (*social troubles*) qui affectent les publics⁶³. D'autre part, parce que l'enquête peut être le moyen d'augmenter l'intelligence collective du public en matière de politique sociale⁶⁴. Et enfin parce que l'interaction avec le public et du public avec lui-même produit nécessairement des effets imprévisibles : « Le retard de la connaissance et du savoir-faire à l'égard du social est bien sûr lié au retard de la connaissance de la nature humaine – la psychologie. Il serait cependant absurde de supposer qu'une science psychologique adéquate puisse se développer sous la forme d'un contrôle des activités humaines, semblable au contrôle que la science physique a permis d'exercer sur les énergies physiques. Car une connaissance accrue de la nature humaine modifierait directement et de manière imprévisible le fonctionnement de la nature humaine, et conduirait au besoin de nouvelles méthodes de régulation, et ainsi de suite, sans fin »⁶⁵. Ici, contrairement à ce que pense Lippmann et conformément à ce que nous a appris Darwin, toute nature, y compris la

⁶¹ Dewey, *The Public and Its Problems*, p.329, trad. p.158.

⁶² *Ibid.* p.359, trad. p.192.

⁶³ *Ibid.* p.364, trad. mod. p.197.

⁶⁴ Voir le passage déjà cité : « Tant que le secret, le préjugé, la partialité, les faux rapports et la propagande ne seront pas remplacés par l'enquête et la publicité, nous n'aurons aucun moyen de savoir combien l'intelligence existante des masses pourrait être apte au jugement en matière de politique sociale. [...] l'intelligence *effective* n'est pas une dotation originelle et innée. Quelles que soient les différences propres à l'intelligence native (si tant est qu'on accorde que l'intelligence puisse être native), la réalité de l'esprit dépend de l'éducation effectuée par les conditions sociales » (*Ibid.*, p.366, trad. fr. p.199).

⁶⁵ *Ibid.* p.358, trad. mod. p.191.

nature humaine ou la nature de l'opinion publique, n'est jamais constante ou substantielle. Tissée d'interactions, elle est prise dans une évolution permanente, et radicalement imprédictible, qui contraint l'enquête à prendre la forme d'une expérimentation collective et démocratique.

Troisième argument : cette redéfinition du rôle de la science disqualifie non seulement l'expertise, mais aussi la propagande chargée de conditionner la masse et de la conduire dans la bonne direction, comme si les experts étaient en mesure de saisir mieux que les autres le sens et le but de l'évolution. Les symboles ne pouvant plus venir d'en haut, ils ne peuvent être produits que par le public lui-même, à condition qu'il soit en mesure de communiquer avec lui-même, les progrès de l'enquête et de la démocratie passant ainsi par une décentralisation et par une réappropriation des moyens modernes de communication : « Ce n'est que quand des *signes* ou des *symboles* des activités et de leurs résultats existent que le flux (*the flux*) peut être [...] arrêté afin d'être considéré et estimé, et qu'il peut être régulé. [...] A leur tour, les symboles dépendent de la communication et la favorisent. Les résultats de l'expérience conjointe sont analysés et transmis »⁶⁶. S'opposant frontalement à la logique verticale de l'expertise préconisée par Lippmann, le partage horizontal des stases symboliques, chargées d'imposer un temps d'arrêt au mouvement incessant du flux, implique une publicité complète de l'enquête : « Il ne peut y avoir un public sans une publicité complète à l'égard des conséquences qui le concernent »⁶⁷. C'est ce que Dewey annonçait, contre Lippmann, dès sa recension de 1925 : « compléter la discussion sur la publicité » du public.

On le voit, Lippmann et Dewey tirent des conséquences diamétralement opposées de la révolution darwinienne. Pour Lippmann, la désadaptation de notre espèce s'explique par des « stéréotypes » qui la mettent structurellement en retard, et seul un gouvernement des experts peut réadapter l'espèce à son environnement en accélération constante, dont le terme et le but reste, comme chez Spencer, la division mondiale du travail. Pour Dewey au contraire, en cela beaucoup plus fidèle à l'*Origine des espèces*, l'évolution sociale n'a plus ni de but, ni de centre, et pour cette raison même, ni de haut ni de bas. Tissée d'interactions imprévisibles dans lesquelles tous les vivants interagissent, elle se déploie de façon buissonnante, dans une multiplicité de directions imprévisibles. Si, en matière sociale et politique, et j'y reviendrai, il faut toujours espérer dépasser la rhapsodie décousue et de l'essai et de l'erreur et de ses

⁶⁶ *Ibid.* p.330, trad. mod. p.159

⁶⁷ *Ibid.* p.339, p.169.

bricolages, s'il faut souhaiter qu'elle soit relayée par une intelligence collective qui acquiert un contrôle expérimental plus précis et plus robuste des causes et des conséquences, il n'en reste pas moins que « nous n'avons aucune idée de ce que l'histoire peut encore produire »⁶⁸.

Mais l'influence du darwinisme sur la philosophie de Dewey ne s'arrête pas là. Lorsqu'il parle de sa « logique », Dewey ne se contente pas de reprendre la méthode qu'il prête à Darwin, celle qui valorise d'après lui les interactions complexes et multilinéaires, contre le mécanisme causal unilinéaire, en même temps que l'imprévisibilité du buissonnement contre le fixisme de la téléologie. Il y voit aussi une caractérisation parfaitement rigoureuse de l'expérience en général, non seulement dans ses dimensions biologiques, mais aussi dans ses modalités proprement humaines (la connaissance, la morale, la politique) qui, à ses yeux, s'inscrivent de façon immanente à l'intérieur de l'expérience vitale en général telle que Darwin l'a décrite. Puisque c'est l'expérience vitale elle-même que Darwin a saisie, alors il faut en tirer toutes les leçons, non seulement pour les expérimentations de l'intelligence, mais aussi pour les expériences politiques et sociales. Le darwinisme de Dewey ne se contente donc pas d'être méthodologique. Il défend aussi, comme je vais tenter de le montrer maintenant, un naturalisme résolument réaliste, qui entend mettre au jour les dimensions biologiques et darwiniennes de toute expérimentation. Or, on verra que de ce nouvel aspect du darwinisme de Dewey découle aussi une grande partie de son désaccord avec Lippmann.

Mais commençons par voir comment l'expérience du public dérive, réellement et non pas seulement sur le mode d'une analogie avec sa méthode, de la « logique expérimentale » de Darwin. Pour Dewey, et contrairement à ce qu'affirment Spencer et Lippmann à sa suite, Darwin a montré que l'organisme de la théorie de l'évolution n'était en aucun cas modelé par l'environnement comme une pâte molle. Il a établi que c'était lui, au contraire, qui prenait activement l'initiative, en proposant une action nouvelle sur son environnement, soit de façon complètement aveugle (c'est la variation darwinienne aléatoire en général, et celle l'instinct en particulier), soit sur un mode plus intentionnel : « Chez les organismes inférieurs, cet essai de l'agent sur le monde des choses est aveugle et instinctif ; chez les organismes supérieurs, chez l'homme quand il progresse dans la civilisation, il est délibéré et intentionnel ; il

⁶⁸ *Ibid.* p.256, trad. fr. mod. p.75 : « La formation des Etats doit être un processus expérimental. Il est possible que le processus de vérification se poursuive malgré divers degrés d'aveuglement et d'accident, et au prix de procédures non régulées de bricolage, comme la maladresse et le tâtonnement (*fumbling and groping*) [...]. Ou alors, il arrive que ce processus soit mené de manière plus intelligente. Mais il est là encore expérimental. [...] nous n'avons aucune idée de ce que l'histoire peut encore produire ».

implique une prévision des conséquences qui peuvent s'ensuivre et l'effort pour manipuler les moyens requis afin de produire ces conséquences. Mais dans les deux cas, il y a un effort fait en vue de procurer un avantage pour modifier l'environnement dans les intérêts de la vie »⁶⁹. La dernière phrase est capitale. Elle signifie que, si la valeur de cette différence entre un organisme aussi rudimentaire qu'un mollusque et les êtres intelligents que nous sommes est immense aux yeux de Dewey, l'erreur serait de surestimer la différence entre variation aléatoire et prévision intelligente au point de sortir la seconde du règne de la nature et du modèle explicatif darwinien. Certes, une expérimentation scientifique est bien plus robuste qu'une démarche par essai et erreur, qui est elle-même bien plus efficace qu'une simple variation de l'instinct, aveugle et aléatoire. Mais dans tous les cas, la leçon essentielle du darwinisme est confirmée, et sa description de la « logique » de l'expérience parfaitement englobante. Tout s'explique par l'effort (conscient ou non, intentionnel ou aveugle, peu importe ici) « en vue de procurer un avantage pour modifier l'environnement dans les intérêts de la vie ». En ce sens, Darwin pose bien le cadre immanent dans lequel toute expérience se déploie.

Mais cette dimension active de l'expérience vitale ne suffit évidemment pas à rendre compte de la logique expérimentale de Darwin. Car ce qu'étudie la théorie darwinienne de l'évolution, c'est aussi l'ensemble des conséquences en retour (ou la dimension passive) de ces tentatives, dont l'organisme est au départ à l'initiative : « L'organisme doit pour ainsi dire supporter les conséquences de ses actes. Ses actions en modifiant les choses modifient les conditions qui affectent (*affect*) son existence ; ces changements peuvent être non seulement imprévus, mais aussi contraires à la direction de ses actions. Quoiqu'il en soit, l'agent doit souffrir (*suffer*) ou endurer (*undergo*) ces résultats »⁷⁰. Pour retranscrire les analyses de Dewey dans un vocabulaire darwinien bien connu, si c'est la variation spontanée de l'organisme qui est bien à l'initiative de l'expérience (assurant sa dimension active), l'organisme doit toujours subir en retour l'effet de la modification qu'il a proposée (et c'est la dimension passive de l'expérience), au sens où sa « *fitness* » - sa capacité différentielle à se conserver et à se reproduire - aura plutôt tendance, soit à augmenter, soit à diminuer. Tandis que la « variation » renvoie à la dimension active de l'expérience, la « sélection naturelle » renvoie à sa dimension passive. En ce sens, Darwin nous dit bien que tout organisme subit

⁶⁹ Dewey, « Experience and the empirical » (1911) in *Contributions to Cyclopaedia of Education, The Middle Works, 1899-1924*, vol. 6, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1978, p.448.

⁷⁰ *Ibid.*

toujours en retour, et sur un mode passif, les conséquences des expériences qu'il initie lui-même, sur un mode actif, avec son environnement.

Or, par rapport à l'expérience vitale en général, la connaissance est une variation sur le même thème, qui ne fait que moduler d'une façon nouvelle la nécessaire rétroaction entre les phases actives et passives de l'expérience. Cette rétroaction interdit toute interprétation dualiste de l'opération de connaissance, qui opposerait par exemple l'activité de l'entendement à la passivité de la sensation. A la lumière de la « logique expérimentale » révélée par Darwin, on apprend ainsi quelque chose d'essentiel sur la « logique de la connaissance » elle-même : il n'y a ni de sujet purement actif, qui pourrait prétendre construire ou constituer souverainement les objets de son milieu (Descartes), ni de sujet simplement passif, qui se contenterait d'être impressionné par son environnement, comme une pâte molle s'adapte à son milieu (l'empirisme classique). Toute connaissance est bien plutôt indissolublement-active-et-passive, s'élaborant à travers des chaînes complexes de rétroaction dans lesquelles les phases passives et actives de l'expérience forment un processus continu.

Pour Dewey, l'intelligence des organismes supérieurs ne fait donc que complexifier le filtre de la sélection, en introduisant la possibilité de contrer son effet (purement passif) par un nouveau test (relançant une nouvelle phase, active cette fois, de l'expérience). Or, là encore, il serait erroné de croire que l'intelligence animale fait rupture avec la « logique » darwinienne. Elle permet tout au contraire de mieux cerner la dimension active, fonctionnelle et, en ce sens très précis, « téléologique » de l'adaptation⁷¹. Après la ré-articulation des dimensions passive et active de l'expérience, c'est là la seconde conséquence majeure de la logique expérimentale darwinienne sur la philosophie. En substituant aux fins absolues de la métaphysique les fonctions de l'adaptation, elle ne connaît plus qu'un seul champ d'expérience : les fins toujours relatives, locales et situées du naturalisme, qui appréhende toute expérience (de celle

⁷¹ Sur les rapports complexes du fonctionnalisme darwinien avec la téléologie, voir Jean Gayon & Armand de Ricklès, « Fonction » in *Les Mondes darwiniens. L'évolution de l'évolution*, vol. 1, Paris, Editions Matériologique, 2009, 2013, p.137-161. Sur l'emploi pragmatiste du terme de « téléologie », opposé à son emploi spencérien et métaphysique, voir Stéphane Madelrieux, *William James L'attitude pragmatiste*, op. cit., p.140 sq. . Voir aussi Claude Gautier, « Le Public et ses problèmes : le problème social de la connaissance », *Philosophical Enquiries : revue des philosophies anglophones*, loc. cit., p.57, qui commente ici un essai de Dewey datant de 1905 (« The Postulate of immediate Empiricism ») : « La connaissance est [...] intrinsèquement reliée à l'exigence de contrôle, cette dernière permettant, par un principe naturel d'économie, une adaptation plus efficace entre conduite et environnement. Le caractère instrumental de la connaissance [...] se comprend comme ce qui permet, téléologiquement, d'obtenir une conduite plus ajustée, améliorée du point de vue de son efficience ».

du mollusque à celle du savant) comme celle d'un organisme situé (agissant toujours dans une perspective ou dans une « fin en vue », et jamais pour une « fin en soi »). Pour Dewey, loin que l'intelligence fasse rupture avec la logique évolutive darwinienne, elle s'inscrit donc très exactement dans sa « logique », qu'elle ne fait en un sens qu'amplifier. En contrôlant mieux l'effet en retour de la sélection naturelle, elle permet, si elle s'exerce, de prolonger sa logique « cumulative »⁷². Celle-ci rend possible à la fois quelque chose comme une « amélioration » (Darwin)⁷³ et comme une « croissance » (Dewey), sans qu'il y ait pour autant un quelconque « progrès », au sens où l'entendent les conceptions téléologiques de l'évolution (Spencer, Lamarck), qui impliquent la fixation illusoire de fins transcendantes et absolues, censées donner par avance tout son sens au processus évolutif.

Si le Darwin de Dewey peut désorienter le lecteur d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement parce qu'il remet en cause la toute-puissance d'un mécanisme causal qui se voudrait unilinéaire, et qui permettrait une connaissance prédictive et algorithmique du vivant. Un courant majeur du darwinisme contemporain est aujourd'hui prêt à revendiquer, au nom de Darwin lui-même et contre un certain néo-darwinisme dominant, exactement la même rupture⁷⁴. C'est surtout parce qu'il marginalise la question de la non-hérédité des caractères acquis, qui fut si importante pour la Synthèse moderne, occupée à concilier l'hypothèse darwinienne avec les bases weismanniennes de la génétique moderne, reposant désormais sur la stricte séparation entre le *germen* (le génotype) et le *soma* (le phénotype). Or, ce qui intéresse véritablement Dewey, ce n'est pas cette rupture entre ces deux modes de transmission (génétique d'un côté, somatique et / ou culturelle de l'autre), qui donnera toute sa force à l'hypothèse de la sélection naturelle. C'est bien plutôt, et si l'on en croit certaines lectures récentes de l'*Origine des espèces*, comme Darwin lui-même, la question de la transmission en général, dans la mesure où elle permet un processus cumulatif, conciliant la stabilité de l'ancien et l'émergence du nouveau : « [...] bien que la sélection naturelle soit

⁷² Dewey, « Experience and the empirical », *loc. cit.*, p.448 : « Ainsi l'expérience a-t-elle un caractère conservateur ou cumulatif ».

⁷³ Darwin, *The Origin of Species by Means of Natural Selection* (1859), London, Penguin Classics, 1985, p.133; trad. franç. : *L'origine des espèces*, trad. Edmond Barbier, Paris, Garnier Flammarion, 1992, p.133: « On pourrait dire que la sélection naturelle [...] [travaille] à l'amélioration (*improvement*) de chaque être organique relativement à ses conditions de vie organiques et inorganiques ».

⁷⁴ Voir Stephen Jay Gould, *The Structure of Evolutionary Theory*, Cambridge, London, The Belknap Press of Harvard University Press, 2002 ; trad. fr. : *La structure de la théorie de l'évolution*, trad. M. Blanc, Paris, Gallimard, 2006, ainsi que ma contribution récente sur cette controverse entre le darwinisme révisé de Gould et le néo-darwinisme de Daniel Dennett, étudié au prisme de leur lecture de Nietzsche: Barbara Stiegler, « L'hommage de Stephen Jay Gould à l'évolutionnisme de Nietzsche », *Dialogue. Revue canadienne de philosophie*, 54, 3, 2015, pp.409-453.

aujourd'hui considérée comme la partie la plus féconde du darwinisme, on peut considérer qu'être darwinien au 19^{ème} siècle, c'était, selon toute vraisemblance, principalement et plus simplement croire au *descent*⁷⁵ (commun et avec modification) ce qui ouvre un champ beaucoup plus large de théories de la transformation »⁷⁶.

En pleine « éclipse du darwinisme » (1890-1930)⁷⁷, Dewey rend moins hommage à Darwin pour son hypothèse générale de la sélection naturelle, d'ailleurs attaquée de toutes parts, que pour sa conception cumulative de l'évolution d'une part, et pour sa compréhension interactive, ouverte et multilinéaire des processus évolutifs, d'autre part. Pour reprendre une distinction en usage dans le darwinisme contemporain, c'est la voie « écologique »⁷⁸ de la complexité des interactions qu'il a retenue de Darwin, plutôt que les prétentions à la prévision et à la modélisation mathématique que les généticiens des populations s'efforçaient, à la même époque, de déduire de la formule générale de la sélection naturelle. Dans une page décisive de *Human Nature and Conduct*, Dewey attribue aux champions de la sélection naturelle une simplification presque aussi problématique que celle de la psychologie déterministe, qui croit pouvoir ramener tous les processus psychologiques à des instincts premiers: « C'est comme dire que la puce et l'éléphant, le lichen et le séquoia, le lièvre craintif et le loup vorace [...] sont de la même façon (*alike*) des produits de la sélection naturelle. L'affirmation peut, en un sens, être tenue pour vraie (*There may be a sense in which the statement is true*); mais tant que l'on ne connaît pas les conditions environnantes spécifiques dans lesquelles la sélection a lieu, nous ne connaissons en réalité rien du tout »⁷⁹. Plutôt que d'appréhender le vivant comme un matériau « isotrope »⁸⁰, prévisible et calculable

⁷⁵ Terme difficile à traduire, qui signifie à la fois la « lignée », la « filiation » ou la « descendance ».

⁷⁶ Thierry Hoquet, *Darwin contre Darwin. Comment lire l'Origine des espèces*, Paris, Seuil, 2009, p.42.

⁷⁷ Voir Julian Huxley, *Evolution, the Modern Synthesis*, London, Allen & Unwin, 1942. Pour cette périodisation de l'éclipse de Darwin, voir Jean Gayon, *Darwin et l'après-Darwin. Une histoire de l'hypothèse de sélection naturelle*, Paris, Kimé, 1992, p.2.

⁷⁸ Dewey suit donc ici une voie strictement inverse à celle choisie par Jean Gayon dans *Darwin et l'après-Darwin*, op. cit., p.14 qui, sans la choisir lui-même puisqu'il la trouve moins robuste, reconnaît néanmoins sa possibilité: « [...] en privilégiant le sillon conceptuel de l'hérédité, plutôt que l'intelligibilité écologique ou biogéographique du principe darwinien, nous avons privilégié celui des aspects de la sélection naturelle qui, originellement le plus obscur, s'est révélé bien plus tard être le plus clair. Eussions-nous choisi la filière écologique, c'eût été sans doute le contraire ».

⁷⁹ Dewey, *Human Nature and Conduct. An Introduction to Social Psychology* (1922), *The Middle Works, 1899-1924*, vol. 14, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1983, 2008, p.66. C'est l'argument bien connu du caractère « tautologique » de l'hypothèse de la sélection naturelle, mais qui prend un relief particulier et beaucoup plus percutant dans le contexte du darwinisme de Dewey.

⁸⁰ Selon l'expression de Stephen Jay Gould, qui voit, au contraire de Dewey, cette tendance à l'œuvre dans « l'interprétation fonctionnaliste de Darwin », pour qui « la chaîne de causalité unidirectionnelle va du milieu externe vers un substrat organique isotrope » (Gould, *The Structure of Evolutionary Theory*, op. cit., p.32, trad. mod. p.49). Pour Gould, la sélection naturelle toute puissante des darwiniens tend à réduire le vivant à une « pâte molle »: « La matière organique n'est pas une pâte molle et la sélection n'est pas toute-puissante » (Gould,

par la même formule algorithmique générale, Dewey retient de l'hypothèse darwinienne de la sélection son sens écologique de la diversité, son étude précise des interactions complexes, imprévisibles, et en ce sens précis, à la fois libres et créatrices, entre les organismes et la diversité de leurs milieux. Dans ce cadre élargi, la sélection naturelle couplée à la mutation génétique n'apparaît plus que comme un processus parmi d'autres, que les autres modes de transmission et de sélection que sont l'éducation et la culture ne font qu'enrichir et complexifier. Dans les sociétés humaines, c'est la tension entre l'innovation de « l'impulsion » (*impulse*) et la stabilité de « l'habitude » (*habit*) qui viendra relayer et complexifier celle entre la variation et la sélection, elle-même prolongée par la tension entre le désajustement brutal des habitudes, créant une situation problématique de trouble, et leur réajustement par l'intelligence et la connaissance⁸¹. C'est cette continuité qui permet à Dewey d'inscrire sa psychologie sociale dans un naturalisme de type darwinien, non seulement méthodologique mais aussi résolument réaliste⁸², et qui le conduit à dire que : « La société existe grâce à un processus de transmission, tout à fait comme (*quite as much as*) la vie biologique. Cette transmission advient par le moyen de la communication des habitudes de faire, de penser et de sentir, des plus anciens vers les plus jeunes »⁸³.

Dès son grand livre *Democracy and Education* (1916), Dewey pourra donc s'employer à faire ce qu'il annonçait en 1910 : tirer les conséquences morales et politiques de la « logique » darwinienne. Ces conséquences vont toutes apparaître comme étant radicalement incompatibles avec le spencérisme en général, qui pose la division mondiale du travail comme le *telos* de l'évolution, et avec sa version américaine brutale et simplifiée en particulier, qui ne retient que le mécanisme éliminatif de la « sélection des plus aptes », tout en se faisant passer

Hen's Teeth and Horse's Toes, New York, Norton, 1983, p.157 ; trad. fr. : *Quand les poules auront des dents*, trad. Marie-France de Palomé, Paris, Seuil, 1991 p.182). Contre cette « toute-puissance de la sélection » (August Weismann), Gould soutient, *exactement comme le Darwin de Dewey*, que le « changement évolutif émerge [...] d'interactions complexes [...] et ne fait pas que découler [...] de la sélection au niveau des organismes, en tant que site causal unique » (*The Structure of Evolutionary Theory*, p.32). C'est tout le sens de son « darwinisme révisé ».

⁸¹ Sur la tension et l'articulation entre *impulse* et *habit*, voir les deux premières parties de *Human Nature and Conduct* ; sur « la place de l'intelligence dans la conduite », voir la dernière partie.

⁸² Sur le caractère réaliste du naturalisme de Dewey, qui interprète la connaissance comme une modalité parmi d'autres d'une expérience vitale plus large, voir Emmanuel Renault, « Dewey et la connaissance comme expérience. Sens et enjeux de la distinction entre “cognitive”, “cognitional” et “cognized” ou “known” », *Philosophical Enquiries : revue des études anglophones*, 2015, 5, p.35 : « La position de Dewey est donc réaliste au sens où l'expérience en général est une interaction avec la réalité constitutive de notre environnement, l'expérience de connaissance étant une forme particulière d'interaction avec cet environnement dont la fonction est de contrôler ce processus d'interaction en produisant des effets réels sur cet environnement ».

⁸³ Dewey, *Democracy and Education* (1916), *The Middle Works, 1899-1924*, vol. 9, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1980, 2008, p.6 ; trad. franç. : *Démocratie et éducation*, Paris, Armand Colin, 2011, trad. mod. p.81.

pour un « darwinisme social ». Mais elles se révéleront tout autant inconciliables avec l'évolutionnisme politique de Lippmann, qui par contraste avec les thèses de Dewey, se révélera largement dépendant des présupposés téléologiques de Spencer.

La première de ces conséquences tient à la transformation darwinienne du concept d'adaptation. Parce que l'adaptation et l'environnement sont compris ici par la voie écologique de la complexité des interactions, l'erreur du darwinisme social et de l'évolutionnisme de Lippmann est de prétendre que l'espèce humaine doit s'adapter passivement à l'environnement industriel tel qu'il lui est donné. Au lieu que les organismes se plient passivement aux exigences de leur environnement : « la continuité de la vie signifie la réadaptation (*readaptation*) continue de l'environnement aux besoins des organismes vivants »⁸⁴. Graham Wallas avait à sa façon très bien posé la question, en se demandant comment l'espèce humaine pouvait être réadaptée à la Grande Société - c'était la première partie de *The Great Society*, portant sur la dimension passive de l'adaptation -, puis en affirmant finalement que la Grande Société elle-même devait être réorganisée par la démocratie pour mieux s'adapter aux dispositions de notre espèce, - et c'était la deuxième partie du livre, centrée cette fois sur sa dimension active⁸⁵. Or, sur ce point, Lippmann prend le strict contre-pied de Wallas et Dewey. Tandis que, pour Dewey, Darwin nous a appris que « la vie impliquait la réadaptation continue de l'environnement aux besoins des organismes vivants », Lippmann suit la leçon inverse, qui est celle de Spencer : la vie implique la réadaptation continue des organismes aux exigences de l'environnement, dont le *telos* est posé par avance comme étant la division mondiale du travail, s'imposant à la façon d'une « fin en soi », de type métaphysique, qui se soustrait par principe à toute discussion.

La seconde conséquence politique du darwinisme, que *The Public and its Problems* explorera de façon très approfondie, c'est que les dimensions actives et passives de l'expérience ne doivent surtout pas être séparées. Or, on l'a vu, Lippmann fait tout l'inverse. Il sépare ceux qui pensent l'expérience (les fins) et ceux qui l'appliquent (les moyens), comme il sépare ceux qui sont à l'initiative de l'expérience (les experts et les *leaders*) et ceux qui la subissent (la base, la masse des hommes moyens). Pour Dewey, cette séparation produit nécessairement une coupure entre les experts et les besoins du corps social et, plus généralement, une déconnexion complète entre les phases actives de l'expérience (enquête,

⁸⁴ *Ibid.*, p.5, trad. p.80.

⁸⁵ Voir Graham Wallas, *The Great Society*, *op. cit.*, p.235 déjà citée et commentée *supra*.

expérimentation, contrôle) et ses phases passives (affections, souffrances, troubles sociaux), sans cesse amplifiée par les dimensions de la Grande Société : « Une classe d'experts est inévitablement tellement coupée des intérêts communs qu'elle en devient une classe avec des intérêts privés et une connaissance privée, ce qui, en matière sociale, n'est pas une connaissance du tout. [...] Tout gouvernement par les experts dans lequel les masses n'ont pas l'opportunité d'informer les experts sur leurs besoins ne peut être chose qu'une oligarchie gérée en vue des intérêts de quelques-uns. Et l'information éclairée (*enlightenment*) doit se faire d'une manière qui contraigne les spécialistes administratifs à prendre en compte les besoins. Le monde a plus souffert des *leaders* et des autorités que des masses »⁸⁶.

Repensée à partir de « logique expérimentale et génétique » de Darwin, qui dévoile la nécessaire connexion entre ces deux phases de l'expérience, toute expérimentation sociale, et par exemple la mise en place de nouveaux rythmes de travail de type tayloriste, impliquerait au contraire que ce soit les intéressés eux-mêmes (et par exemple ici les travailleurs eux-mêmes) qui mènent les différentes phases de l'expérimentation (conception, contrôle, évaluation etc.). Les experts apportent certes une contribution technique indispensable à l'expérience, mais ils n'ont aucune légitimité pour se réserver la délibération sur ses fins et la détermination des moyens. Si l'on reprend le modèle biomédical actuel, cela signifie qu'il faut abandonner le rapport vertical qui prévaut encore entre l'expert qui, du haut de son savoir, délivre les Lumières d'une « information éclairée » (*enlightenment*), et le patient qui se borne à donner son « consentement », éclairé uniquement par les informations scientifiques venues d'en haut. En lieu et place de ce modèle vertical, Dewey n'hésite pas à soutenir que la « lumière » vient aussi et peut-être surtout du trouble lui-même : des « besoins » des patients, comme des « besoins et des troubles sociaux »⁸⁷ ressenties par les publics, qui doivent mobiliser pour eux-mêmes et évaluer par eux-mêmes l'utilité collective des connaissances spécialisées élaborées par les experts. Il ne s'agit ni d'exclure le savoir des experts, ni de le produire à leur place. Il s'agit plutôt de contrôler collectivement ses possibles usages politiques et sociaux : « ce qui est requis, c'est [...] l'aptitude de juger le rapport de la connaissance fournie par d'autres avec les préoccupations communes »⁸⁸.

⁸⁶ Dewey, *The Public and its Problems*, p.364-365, trad. mod. p.198.

⁸⁷ *Ibid.*, p.364, trad. p.197.

⁸⁸ *Ibid.* p.365, trad. mod. p.199.

On comprend mieux dès lors le lien organique, si surprenant au départ, que Dewey annonce entre la logique évolutive de Darwin et les formes les plus participatives de la démocratie : «[*Democracy and Education*] associe la croissance de la démocratie au développement de la méthode expérimentale dans les sciences, aux idées de la théorie de l'évolution dans les sciences biologiques et à la réorganisation industrielle »⁸⁹. A la lumière de ces analyses, il faudrait certainement prendre plus à la lettre la célèbre thèse de Dewey, déjà soutenue dans *Democracy and Education* puis reprise dans un texte de 1939, selon laquelle la démocratie est un « mode de vie » (*way of life*)⁹⁰ : « Une démocratie est plus qu'une forme de gouvernement ; elle est d'abord une façon de vivre en association (*a mode of associated living*), par des expériences conjointes et communiquées »⁹¹. Loin de confirmer un tournant « idéaliste » de Dewey, la démocratie comme « mode de vie » peut tout à fait s'entendre au sens fort et littéral du terme, comme une démocratie repensée à partir de la « logique expérimentale et génétique » de l'évolution du vivant. Cette importante citation permet en outre de souligner que la « communication » a un sens évolutif crucial dans le modèle deweyen, que l'on retrouvera au cœur des chapitres V et VI du *Public and its Problems*. En élargissant « la logique génétique » de la transmission héréditaire, éducative et culturelle vers le domaine du politique, la communication est, pour Dewey, ce qui rend seul possible la continuité de la vie sociale et politique et, avec elle, « cette croissance cumulative qui constitue une expérience dans n'importe quel sens vital de ce terme »⁹². Loin de rompre avec la nature, et à condition qu'elles suivent sa « logique expérimentale », c'est de cette façon que l'éducation, la culture et la communication peuvent continuer à l'enrichir et à l'améliorer.

Or, cette question si américaine du « *way of life* » ouvrira, dans les années 1930, un nouvel épisode important du *Lippmann-Dewey debate*. En 1937, *The Good Society* opposera à l'idéal démocratique de Dewey un tout autre « mode de vie (*way of life*) », celui imposé par les impératifs de la division mondiale du travail, impliquant le repli atomique de l'individu sur ses propres aptitudes dans la compétition, et sur son champ étroit de spécialité dans la coopération. Dewey lui répondra, en 1939, que la logique de la « vie » ne réside justement pas dans le doublet spencérien de l'hyper-spécialisation et de la compétition, mais qu'elle exige de nous un tout autre « mode de vie », passant par la démocratisation de toutes les structures

⁸⁹ Dewey, *Democracy and Education*, op. cit., p.3, trad. mod. p.77.

⁹⁰ Dewey, « Creative Democracy – The task before us », *The Later Works*, 1925-1953, vol. 14

⁹¹ Dewey *Democracy and Education*, op. cit., p.93, trad. mod., p.169.

⁹² *Ibid*, trad. mod. p.224.

sociales. Jusqu'au bout et jusque dans la question du « mode de vie », ce sont bien deux conceptions de l'évolution de notre espèce en particulier, et de l'évolution du vivant en général, qui opposent Lippmann et Dewey.

Pour conclure sur le rapport de Dewey à Darwin, je dirais que, comme souvent chez lui, ses thèses principales sur le darwinisme, qui peuvent sembler assez vagues et plutôt naïves au premier abord, se révèlent à l'examen à la fois rigoureuses et novatrices. Rigoureuses, car elles saisissent l'apport propre de Darwin, sans jamais le confondre avec celui de Lamarck ou Spencer. Novatrices, car elles ne se contentent pas de modifier complètement le contenu du darwinisme social, mais vont jusqu'à faire vaciller certains des postulats réputés intouchables de la Synthèse moderne. Ainsi, Dewey n'hésite pas à inscrire la sélection culturelle à l'intérieur de la matrice darwinienne de « l'expérimentation », en relativisant le rôle de la sélection naturelle, et avec elle la non-hérédité des caractères acquis. Prenant à rebours un courant du darwinisme encore dominant aujourd'hui, ce n'est surtout pas, à ses yeux, le jeu de l'égoïsme et de l'altruisme, considérés comme des « instincts » ou comme des traits héréditaires, qui peut nous permettre d'inscrire la transmission culturelle et sociale à l'intérieur de la nature darwinienne⁹³.

C'est bien plutôt, comme j'ai tenté de le montrer tout au long de cette contribution, le lien organique entre les phases actives et passives de la logique expérimentale décrite par Darwin, relayée chez les animaux humains, d'une part, par la tension entre l'innovation de « l'impulsion » (*impulse*) des nouveaux-venus et la stabilité des « habitudes » (*habits*) partagées avec le groupe et, d'autre part, par la connexion intime des phases passives et actives qui composent les opérations de connaissance, qui fonde le naturalisme deweyen et qui lui permet de disqualifier à la fois toute déconnexion sociale et politique entre ceux qui

⁹³ Sur la critique des catégories spencériennes, darwiniennes (et aujourd'hui néo-darwiniennes) d'« égoïsme » et d'« altruisme », ainsi que sur celle de la classification des instincts par la psychologie évolutionniste, voir *Human, Nature and Conduct*, op. cit. p.92 : « il est non scientifique d'essayer de restreindre les activités originales à un nombre défini et nettement démarqué de classes d'instincts. [...] Les théoriciens diffèrent seulement et principalement sur leur nombre et sur leur rang. Certains disent qu'il n'y en a qu'une : l'amour de soi ; d'autres qu'il y en a deux : l'égoïsme et l'altruisme ; [...] tandis qu'aujourd'hui des auteurs issus d'un tournant plus empirique augmentent leur nombre à cinquante ou soixante ». Pour Dewey, les catégories d'égoïsme et d'altruisme, comme tous les instincts listés par la psychologie évolutionniste, mais aussi tous les mobiles figés que la science économique prête à ses agents (op. cit., p.93 sq.), manquent l'indétermination ou la « plasticité » native de « l'impulsion » (*impulse*) chez l'enfant humain, qui ne se stabilise que par « l'habitude » (*habit*), émergeant elle-même des interactions complexes avec le groupe. A ses yeux, cette approche résolument interactive, en refusant de se donner des forces causales originaires, est beaucoup plus fidèle à la logique expérimentale de Darwin. Rappelons qu'on retrouve la même critique des instincts sociaux comme « force causale » (*causal force*), et la même explication génétique par les « habitudes » (*habits*) dans *The Public and Its Problems*, op. cit., p.242, trad. p.59, cité et commenté *supra*.

agissent et ceux qui subissent, mais aussi toute opposition entre l'innovation (qui serait réservée aux *leaders*) et la stabilité (qui serait le caractère de la masse). Tout repose, on l'a vu, sur une nouvelle interprétation, interactive et expérimentale, et non plus passive et mécanique, de l'adaptation darwinienne des organismes à leur environnement. En ce sens, c'est bien la logique de Darwin qui, pour Dewey, continue de montrer la voie pour repenser la démocratie. Repensée sur ces bases évolutionnistes, le rôle de la démocratie consistera dès lors pour l'essentiel à réarticuler les dimensions passive et active de l'expérience politique, en même temps que les tendances nécessaires à l'innovation et à la stabilité, désarticulées à la fois par la Grande Société et par le modèle obsolète, et pourtant encore dominant, préconisé par Lippmann : celui d'un gouvernement des experts.

4. Le Public fantôme : une néo-démocratie dépolitisée

Or, il est temps de préciser que dans *The Phantom Public* en 1925, la position de Lippmann s'est sensiblement modifiée, passant de cette conception platonicienne de l'expert-roi à une approche qui se veut plus darwinienne des interactions sociales. Tandis que *Public Opinion* prônait un pouvoir inflationniste des experts et de leur emprise technique et symbolique sur les masses, *The Phantom Public* va chercher au contraire à donner au consentement des publics le rôle, le plus ponctuel possible, d'ultime recours en cas de crise. Cette interprétation déflationniste de la démocratie conduira Lippmann à la rupture définitive avec son maître Graham Wallas, qui jugera l'ouvrage profondément « déconcertant » pour tous ceux qui espèrent s'engager politiquement et œuvrer « pour le bien de l'humanité »⁹⁴. En renvoyant chacun, pour le cours normal des affaires, à sa propre perspective - celle de ses désirs et de ses intérêts -, Lippmann nie, selon Wallas, la possibilité même d'une visée commune de la « vie bonne ». Tout l'enjeu du *Public fantôme* sera de disqualifier cette visée politique du bien commun par la révolution darwinienne elle-même, à laquelle Wallas prétendait pourtant souscrire. Cela conduira Lippmann à une redéfinition complète du politique, minimaliste et strictement procédurale.

Ici, la nouvelle démocratie ne passe plus essentiellement par le gouvernement des experts. Elle passe le plus souvent par une auto-limitation, au profit du mécanisme spontané

⁹⁴ Voir Ronald Steel, *Walter Lippmann and the American Century*, op. cit., p.215

d'ajustement des intérêts privés, qui s'inspire de la voie libérale classique de la limitation économique du gouvernement. Or, pour Dewey, cette version déflationniste de la démocratie ne tient pas compte de la réalité de la Grande Société, qui multiplie les effets indirects des transactions entre individus. Au lieu de restreindre le champ de la délibération démocratique comme cherche à le faire Lippmann, il faudrait au contraire tenter de l'étendre à tous les échelons et à tous les temps de la vie sociale: « L'idée de démocratie est une idée plus large et plus complète que ce dont un Etat peut donner l'exemple. Pour être réalisée, cette idée doit affecter tous les modes d'association humaine : la famille, l'école, l'industrie, la religion »⁹⁵. Après la réfutation du pouvoir des experts de *Public Opinion*, c'est le premier contre-argument que Dewey oppose à la néo-démocratie minimaliste du *Phantom Public*: celle d'une démocratie élargie. Tandis que Lippmann tire de la révolution darwinienne la conséquence qu'il faut réduire la démocratie au minimum, en vertu de l'interaction spontanément harmonieuse des intérêts, Dewey en tire la conclusion inverse : celle d'une intensification nécessaire de l'expérimentation collective, en vertu de la croissance des effets imprédictibles et potentiellement graves des transactions privées à l'époque de la Grande Société mondialisée.

Le contre-argument de Dewey révèle une contradiction latente dans l'analyse de Lippmann. Car s'il revient pour partie à une forme de « laisser-faire » libéral, dans lequel il veut voir le socle de sa version déflationniste de la démocratie, Lippmann continue de reprendre à son propre compte le diagnostic de Wallas sur la dischronie qui caractérise la Grande Société. Cherchant à réduire la démocratie aux situations exceptionnelles de crise d'un côté, il reconnaît, de l'autre, que la crise est l'état chronique et permanent de la société industrielle. L'évolution de l'espèce humaine se fait désormais à un rythme foncièrement hétérogène : « Les événements ne coïncident pas harmonieusement dans le temps. Certains se précipitent, d'autres s'allongent. Certains se pressent, d'autres se traînent en longueur. Il faut toujours reformer les rangs »⁹⁶. S'il faut « reformer les rangs », c'est parce que pour Lippmann, cette hétérochronie est justement la source de tous les problèmes, que l'évolutionnisme optimiste de Spencer a été incapable de repérer : « Au lieu du vaste et unique système d'évolution et de progrès que le 19ème siècle trouvait si rassurant, d'innombrables systèmes d'évolution apparaissent, s'affectant diversement les uns les autres, certains liés entre eux, d'autres en conflit, mais chacun se déplaçant, dans son aspect

⁹⁵ Dewey, *The Public and Its Problems*, op. cit., p.325, trad. fr. mod. p.153.

⁹⁶ Lippmann, *The Phantom Public*, op. cit., p.73, trad. mod. p.96.

fondamental, à son propre rythme et selon ses propres délais. Les disharmonies de cette évolution irrégulière sont les problèmes de l'humanité »⁹⁷.

En un sens, si l'on suit ce que suggère Lippmann dans les pages suivantes à propos de Malthus, Darwin lui aussi est parti de là. En empruntant ses prémisses à Malthus, lui aussi est parti d'un « problème », enraciné dans l'hétérochronie : celui du désajustement entre une croissance « trop rapide » de la reproduction des vivants et une reproduction « trop lente » des ressources alimentaires. Toutes les pressions de sélection décrites par le darwinisme ne furent que des variations sur ce même thème : celui d'une évolution menaçant sans cesse de se désajuster. Mais, pour résoudre cette tendance au désajustement, l'évolution darwinienne n'a su décrire qu'une seule voie. Pour Darwin en effet, seule la lutte spontanée des intérêts individuels permettait de remettre tous les rythmes évolutifs au diapason, en les obligeant à suivre le même rythme lent, homogène et graduel, de la sélection des petites variations favorables. En ce sens, le modèle darwinien cadrerait parfaitement avec « ce vaste et unique système d'évolution et de progrès que le 19ème siècle trouvait si rassurant ». Pour Lippmann, qui comme Wallas et Dewey s'intéresse au cas particulier de l'espèce humaine, ce cadre rassurant ne convient plus. Parce qu'elle est confrontée à l'intensification de l'hétérochronie, deux voies radicalement distinctes s'ouvrent devant notre espèce. La première, qui prolonge la voie darwinienne de l'évolution du vivant, passe par le réajustement spontané des intérêts. Pour Lippmann, c'est elle qui opère le plus souvent, permettant le *self-government* de la société, mixte de la « main invisible » d'Adam Smith et de la sélection naturelle de Darwin, et justifiant que la vie politique démocratique soit réduite de façon minimaliste aux situations d'exception. Pour Dewey, au contraire, cette idée manque la réalité de la Grande Société, qui amplifie la réalité et la nécessité du public au lieu de le réduire à l'état de chimère ou de fantôme. Elle rejoue la croyance libérale naïve d'un ajustement spontané des intérêts, alors même que s'accroît la Grande société et la multiplication des effets indirects délétères des transactions.

Mais Lippmann a aussi prévu une seconde voie, celle qui s'impose lorsque les problèmes ne se résolvent pas spontanément par la première, et qu'ils finissent par dégénérer en crises, nécessairement récurrentes à l'époque où les changements se multiplient, s'accroissent et se diversifient. Contraint de penser les limites de sa première voie, Lippmann sait que la Grande

⁹⁷ *Ibid.*

Société est l'époque d'une hétérochronie généralisée, où il faut plus que jamais intervenir artificiellement si l'on veut « reformer les rangs ». Or, c'est là précisément que la politique en général, et l'opinion publique en particulier, ont un rôle à jouer, en « s'alignant » en colonnes bien disciplinées derrière ceux qui mieux que tous les autres arrivent à re-synchroniser les rangs. C'est cet objectif militaire qui explique le champ du politique doit être, pour Lippmann, purgé de tout conflit, de toute divergence de fond et finalement de toute hétérochronie. Si des différences s'esquissent, qui justifient la mobilisation électorale et le fait de s'aligner « pour » ou « contre », elles doivent être aussi graduelles et « légères » (*slight*) que les « petites variations » darwiniennes: « [...] une élection apporte rarement ne serait-ce qu'une fraction de ce que les candidats ont annoncé pendant la campagne. Elle apporte [...] peut-être une tendance générale légèrement (*slightly*) différente dans la gestion des affaires. [...] Mais même ces différentes tendances sont toutes petites (*very small*) au regard de l'immensité de l'accord, de l'habitude établie et de l'inévitable nécessité. En fait, on pourrait dire qu'une nation est politiquement stable quand les élections n'ont aucune conséquence radicale »⁹⁸. Loin de valoriser l'hétérochronie, et d'y voir la source d'une évolution divergente et créatrice, le but de l'action politique selon Lippmann est bien de l'éliminer, en vue d'imposer un consensus qui remette tous les rythmes au même pas. C'est ce qui explique que les seules différences admises dans le champ politique doivent être de toutes petites variations, les plus neutres possibles, qui s'en tiennent à la réforme graduelle des règles et qui éloignent le spectre, non seulement de la révolution, mais aussi tout simplement du conflit.

Tel doit être, pour Lippmann, le second effet de la révolution darwinienne sur la démocratie. A travers cette approche strictement procédurale du débat démocratique, il ne se contente pas de réduire le champ du politique et de la délibération démocratique au minimum. Il cherche en outre à le purger de toutes les conflictualités qui les traversent. Ainsi, quand les conflits de normes ne se résolvent pas spontanément par la lutte des intérêts (c'est le premier effet du darwinisme), ils doivent se résoudre politiquement, non pas en débattant de la substance des problèmes, mais en parvenant à un consensus procédural sur la réforme, la plus graduelle possible, des règles elles-mêmes (deuxième effet du darwinisme). Or, comment ne pas voir, dans cette mise au pas disciplinaire de toutes formes de conflits, non seulement une restriction, mais une dépolitisation du champ politique lui-même ? Pour Dewey au contraire, la tension entre le nouveau public en gestation et les formes anciennes de l'organisation

⁹⁸ *Ibid.*, p.117-118, trad. mod. p.126.

politique rend inévitable l'accumulation des conflits et explique la survenue régulière de rupture et de révolution: « Le progrès n'est pas constant et continu [...]. Pour se former lui-même, le public doit briser (*break*) les formes politiques existantes [...] Le public qui a donné naissance aux formes politiques est en train de disparaître, mais le pouvoir et la soif de possession reste entre les mains des officiers et des organismes que le public en train de mourir avait institués. C'est pourquoi il est si fréquent que le changement des formes des Etats ne soit effectué que par une révolution »⁹⁹. Ici, ce n'est pas le public qui est accusé, du fait de sa prétendue nature « statique » et « stéréotypique », de bloquer le flux du changement. C'est au contraire les formes anciennes du pouvoir, auxquelles s'accrochent les gouvernants, qui empêchent l'auto-organisation d'un nouveau public, et qu'il faut arriver à briser. Tandis que l'évolution sociale et politique préconisée par Lippmann se veut graduelle et homogène, l'évolution que Dewey appelle de ses vœux est foncièrement hétérogène, reconnaissant l'hétérochronie irréductible du rythme évolutif.

Or, il est important de rappeler que la question de l'hétérochronie est aujourd'hui elle aussi au cœur des grandes révisions contemporaines de la théorie de l'évolution, qui tendent à remettre en cause le gradualisme darwinien¹⁰⁰. De ce point de vue, on peut noter que la conception deweyenne de l'évolution, qui résiste à la triple hégémonie de l'adaptationnisme, du gradualisme et du postulat libéral de l'individualisme, apparaît à bien des égards plus solide que le darwinisme dogmatique de Lippmann. Rejetant tout gradualisme homogène, sa conception de l'évolution sociale est en effet structurée par la tension indépassable entre flux et stases. Avant que l'enquête ne s'impose, le flux du changement social est le plus souvent condamné, on vient de le voir, à s'opposer de manière violente aux stases sclérosées des formes politiques instituées. Après la démocratisation par l'enquête, c'est à une articulation entre le flux permanent du nouveau et les stases de la réflexion collective qu'il s'agit de parvenir, dépassant à la fois l'opposition mortifère des révolutionnaires entre l'ancien et le nouveau et le fantasme gradualiste d'une amélioration continue par la simple réforme procédurale des règles¹⁰¹.

⁹⁹ Dewey, *The Public and Its Problems*, op. cit., p.254-255, trad. p.73.

¹⁰⁰ Pour un rappel détaillé sur la « théorie des équilibres ponctués », voir Stephen Jay Gould, *The Structure of Evolutionary Theory*, chap.9.

¹⁰¹ Sur la nécessaire composition entre flux et stases, voir le passage cité *supra* sur la nécessité de stabiliser le flux par des signes ou des symboles : « Ce n'est que quand des *signes* ou des *symboles* des activités et de leurs résultats existent que le flux (*the flux*) peut être [...] arrêté afin d'être considéré et estimé, et qu'il peut être régulé » (*The Public and Its Problems*, p.330, trad. mod. p.159). Voir aussi les dernières pages du livre, qui plaident pour une Grande Communauté capable d'articuler le flux du changement aux stases nécessaires à la vie d'une part, et l'ouverture mondiale de la Grande Société à l'échelon local de la vie communautaire d'autre part.

Je rappelais plus haut que Lippmann avait, dans *The Phantom Public*, en partie remis en cause le gouvernement des experts prôné par *Public Opinion*. Mais à y regarder de plus près, cette version gradualiste, procédurale et dépolitisée de la démocratie consacre *in fine* le retour en force de la hiérarchie verticale entre gouvernés et gouvernants, qui redonnent toute son actualité au gouvernement des experts et qui justifie parfaitement la critique de Dewey, qui cible les deux livres de Lippmann à la fois, sans avoir véritablement besoin de les distinguer. Incapable de viser quelque chose, non seulement comme un intérêt général, mais comme un intérêt « commun », l'opinion publique telle que la comprend Lippmann ne peut rien faire d'autre en effet que se mobiliser derrière les meilleurs *leaders*, définis comme ceux qui proposent la réforme graduelle des règles la plus conforme aux procédures. Mais si les opinions publiques doivent se mobiliser derrière les bons *leaders*, c'est en suivant la logique de la division du travail, selon laquelle les mieux placés pour décider sont les plus spécialistes de la question : « Les zones de notre société où il y a le moins d'anarchie sont celles où la séparation entre les fonctions est définie le plus clairement et où elle s'insère dans un ajustement ordonné »¹⁰². Si la Grande Société, en multipliant les changements et en abattant des clôtures, fait exploser les problèmes, elle se charge aussi de les résoudre elle-même spontanément et de mieux en mieux, par l'ajustement de plus en plus ordonné de la division du travail. Ici surgit, avec le retour des experts, un troisième et dernier argument en faveur d'une dépolitisation complète du gouvernement. La politique ne doit pas seulement être réduite aux situations d'exception. Elle ne doit pas seulement éliminer la divergence et le conflit. Elle doit se réduire à la compétence, la plus spécialisée possible, des experts sur leur propre champ. Révisée par le gradualisme darwinien et par la téléologie spencérienne de la division du travail, la réadaptation de l'espèce humaine à son nouvel environnement, complexe et perpétuellement changeant, peut enfin faire l'économie d'une visée commune de la « vie bonne ». Mieux : elle conjure définitivement le risque qu'une telle visée collective de l'évolution du vivant en général et de l'avenir de notre espèce en particulier ouvre la voie à des divergences ou à des conflits, - bref : à des « différences radicales » : « Bien que ce soit la coutume des partisans de parler comme s'il y avait des différences radicales entre eux et leurs

Voir enfin le thème des « habitudes » et des « attachements » nécessaires à la constitution de communautés, par lequel *The Public and Its Problems* reprend les analyses de *Human Nature and Conduct*, qui interprète la nature propre à l'espèce humaine à travers la tension entre « impulsion » (*impulse*) et « habitude » (*habit*).

¹⁰² *The Phantom Public* p.151, trad. mod., p.146.

opposants, [...] dans les sociétés stables et adultes les différences sont nécessairement peu profondes »¹⁰³.

Pour Dewey au contraire, l'enjeu est justement de combattre cette spécialisation qui replie chacun sur son intérêt propre, qui empêche la confrontation publique sur le bien commun et qui prône une adaptation mécanique où toutes les activités sont censées s'ajuster parfaitement les unes aux autres en suivant la cadence uniforme du rythme industriel. Au lieu de fixer par avance le *telos* de l'évolution dans la division mondiale du travail, comme le fait finalement Lippmann à la suite de Spencer, Dewey tire de la révolution darwinienne des conséquences rigoureusement inverses. Buissonnante, l'évolution ne suit par avance aucun *telos*. Hétérogène, elle ne pourra jamais surmonter l'hétérochronie des rythmes évolutifs en leur imposant le rythme graduel, uniforme et cumulatif de l'innovation industrielle et de la réforme procédurale des règles. Imprévisible, son seul sens restera toujours de produire des « différences radicales », en contribuant à libérer les « potentialités » nouvelles que chaque nouveau-venu apporte avec lui, et en prenant pour cela le risque de la confrontation collective sur ce que, ensemble, les publics peuvent espérer viser en commun.

¹⁰³ *Ibid.* p.117, trad. mod. p.126.